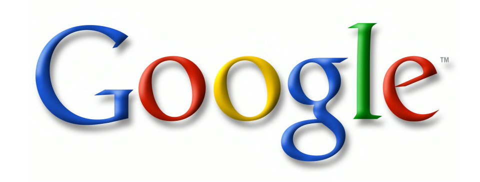


Lucien ROURE
RÉDACTEUR AUX *ÉTUDES*

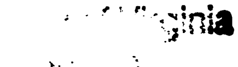
La Légende des "Grands Initiés"



MCMXXVI









La Légende
des " Grands Initiés "

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Doctrines et Problèmes. Paris, Retaux, 1900. In-8, II-526 pages (Épuisé) .... 7 »

Anarchie morale et Crise sociale. Paris, Beauchesne, 1903. In-18 jésus, II-404 pages, 5 francs ; franco 5 50

Hippolyte Taine. Paris, Lethielleux, 1904. In-12, XII-192 pages (Épuisé)............................ 2 50

Un Chrétien. Études de Psychologie religieuse. Paris, Beauchesne, 1908. In-8 couronne, VII-120 pages, 2 francs ; franco 2 25

En face du Fait religieux. Paris, Perrin, 1908. In-12, VII-245 pages.................................... 5 »

Figures Franciscaines. 3e édition. Paris, Plon, 1913. In-12, x-279 pages .... 9 »

Patriotisme, Impérialisme, Militarisme. Paris, Beauchesne, 1915. In-8 couronne, 48 pages, 0 fr. 75 ; franco.. 1 »

Atonie et Alcoolisme. Collection *Studia Pacis*. 5, place Président-Mithouard, Paris. In-8, 16 pages .... 1 »

Une forme d'enseignement ménager familial. Collection *Studia Pacis*. Ibid. In-8, 32 pages .... 1 »

Le Merveilleux Spirite. 5e édition. Paris, Beauchesne, 1922. In-8 couronne, VIII-354 pages 7 50

Le Spiritisme d'aujourd'hui et d'hier. 3e édition. Paris, Beauchesne, 1923. In-8 couronne, VIII-170 pages .... 5 »

Au Pays de l'Occultisme. 3e édition. Paris, Beauchesne, 1925. In-8 couronne, VIII-348 pages...... 12 »

Lucien ROURE
RÉDACTEUR AUX ÉTUDES

La Légende des "Grands Initiés"

DEUXIÈME ÉDITION



GABRIEL BEAUCHESNE, ÉDITEUR
A PARIS, RUE DE RENNES, 117

MCMXXVI

Nihil obstat

Léonce de Grandmaison.

Parisiis, die 16ª februarii 1926.

Imprimatur

V. Dupin, *vic. gén.*

Parisiis, die 20ª aprilis 1926.

PRÉFACE

Dans le mouvement qui entraîne, de nos jours, les esprits vers les sciences ou les recherches occultes, une part considérable revient au livre des « *Grands Initiés* ».

Il a bercé beaucoup de lecteurs par sa musique charmeuse ; il leur a fait entrevoir, comme dans un nuage brillant, des personnages étranges, surhumains; il a évoqué devant eux des voyants mystérieux, évoluant dans un paysage de rêve.

C'est une tâche toujours ingrate que de soumettre des compositions poétiques au contrôle des faits.

Cependant, puisque le livre des « *Grands Initiés* » se présente comme un enseignement, nous avons cru devoir rechercher en quelle mesure il répond aux données certaines de l'histoire. Notre dessein a été d'écrire un mémoire aussi exact que possible. Nous l'adressons à ceux qui veulent voir clair, à ceux qui, au delà des images et des sons, cherchent des choses, à ceux qui, en matière religieuse, préfèrent à l'imaginatif le réel.

INTRODUCTION

L'HOMME

Les coups de foudre : Margherita Albana Mignaty, Richard Wagner, Cosima Liszt, Rudolph Steiner. — Le Prophète. Art et Mysticisme. Passion et Mysticisme.

L'homme, comme il arrive, éclaire l'œuvre. A cet égard, la vie d'Édouard Schuré est instructive. Il nous semble opportun de la considérer un instant.

Cette vie apparaît marquée par un certain nombre de coups de foudre, que le héros n'a pas voulu nous laisser ignorer. Il en a consigné le souvenir dans son livre *Femmes Inspiratrices et Poètes Annonciateurs*.

En décembre 1871, dans un salon de Florence, Édouard Schuré rencontrait Mme Albana Mignaty. Née à Corfou d'une famille épirote, Margherita Albana avait été, toute jeune, adoptée par son oncle Sir Frédéric Adam, lord commissaire et gouverneur des îles ioniennes, privé de postérité. L'enfant

prodige s'était développée en liberté dans un milieu mondain et brillant. Quand, ruiné par ses prodigalités princières, Sir Frédéric Adam était parti refaire sa fortune à Madras avec le titre de gouverneur, sa fille adoptive l'avait suivi. Là elle avait contracté un mariage fou avec un jeune Céphalonien, d'une intelligence sans horizon, aux emportements d'enfant, peintre resté toujours médiocre, Giorgio Mignaty. Il lui donna trois enfants, dont une seule devait survivre, puis disparut, semble-t-il, de son existence. Margherita s'était fixée pour toujours en Italie, quand Édouard Schuré lui fut présenté. Elle était alors âgée de quarante ans. Édouard Schuré avait dix ans de moins.

Ce fut, raconte-t-il lui-même, « au premier contact, entente secrète, sympathie irrésistible. Je sentis ce regard solaire me couver avec une curiosité profonde comme pour me pénétrer dans mes dernières fibres. Je me trouvais en présence d'un grand inconnu et d'un foyer de chaleur qui évoquait les forces dormantes de mon être. » Lui, avait « suscité en elle la nature dionysiaque jusqu'alors contenue ». Nous conclûmes « un pacte d'alliance pour notre idéal et d'amour dans l'action... Je n'ai pas rencontré ailleurs la même intensité de fusion animique et intellectuelle. » Il salue, dans Margherita Albana, « son guide, son génie, la Muse vivante et passionnée, le type de la Muse-

Femme, l'inspiratrice enthousiaste, l'Éveilleuse et l'Amante des âmes en mal d'évolution ou en douleur d'enfantement ».

Cette notice dithyrambique et adoratrice parut en tête de la deuxième édition du *Corrège*, livre où Margherita Albana place le peintre de la lumière au-dessus de Michel-Ange et de Vinci. Schuré la guidait dans sa *Vie de Sainte Catherine de Sienne.* En 1884, il conçut tout à coup l'idée d'écrire un livre, « où, dit-il, j'essaierais de ressusciter les mystères d'Éleusis et de les relier à la révélation de Jésus, en m'aidant de tout ce que je pourrais trouver dans la sagesse antique de l'Inde, de l'Égypte et de la Grèce ». Quand elle l'apprit, « elle poussa un cri de joie. C'était le rêve de sa vie qui se réalisait dans cette œuvre. » Elle en fut l'animatrice ardente, fiévreusement lyrique, tenant l'écrivain en haleine et exaltant sa foi. Elle ne devait pas voir paraître les *Grands Initiés.* Elle mourait à Venise en 1887. « Sa dernière joie, nous dit son admirateur, fut d'entendre le commencement de ma *Légende de Krishna.* »

Au moment où il rencontrait Mme Margherita Albana Mignaty, Édouard Schuré avait déjà ressenti le coup de foudre de la part de Wagner. Tout de suite, il s'était fait le propagateur de l'art nouveau. Il fut un des premiers Wagnérisants en France. L'*Histoire du*

Drame Musical dit son culte pour le grand homme. Et le grand homme sut assez gré au disciple de son admiration pour faire allusion à lui dans sa brochure de 1871, *Capitulation*.

À l'occasion de Wagner, Édouard Schuré nous donne sa doctrine sur les droits du génie. En 1902 mourait Mme Wesendonk. Dans son testament, elle exprimait la volonté que cent cinquante lettres de Richard Wagner, conservées par elle, fussent publiées intégralement avec le journal intime de Venise confié à elle par le maître. Grand fut l'émoi de Mme Wagner. Elle croyait cette correspondance détruite. Et le passé était encore bien proche. Elle ne pouvait oublier que jadis, à Zurich, la famille Wesendonk avait accueilli Richard Wagner comme un ami. Mme Wesendonk avait obtenu de son mari de bâtir pour le grand compositeur un chalet près de leur villa. Puis un beau jour, à la suite d'une lettre interceptée, M. Wesendonk avait interdit à Wagner sa maison. Richard Wagner était parti, avait divorcé par représailles, et n'avait pas tardé à oublier sa disgrâce dans la faveur de Louis II de Bavière et l'amour de Mme Hans de Bulow qui devait, à son tour, divorcer pour épouser le maître. Édouard Schuré veut bien avouer dans Wagner une « incommensurable faculté d'oubli ». Mais sans la passion de Wagner pour Mme Wesendonk aurions-nous *Tris-*

tan et Yseult? Ménagère exacte, Mme Wagner était « peu faite pour comprendre une nature titanesque ». L'indélicatesse, l'amoralité du testament de Mme Wesendonk ne choquent en aucune façon notre biographe, non plus que les passages de la correspondance et du journal intime qui ne laissent aucun doute sur les entraînements du déplaisant grand homme.

Quelque chose du culte qu'il avait voué à Wagner a rejailli sur Cosima Liszt. Celle-ci, fille de Liszt et de la comtesse d'Agoult, s'était séparée de son mari, le pianiste Hans de Bulow, pour devenir la seconde femme de Richard Wagner divorcé. Quel portrait admiratif il en trace! « Elle a la grandeur éminente de l'Esprit, avec le sens politique d'un Machiavel ou d'un Bismarck. Elle possède les deux qualités les plus précieuses des rois et des impresarios, la fermeté constante et l'art de la mise en scène. » C'est la sphinge du Lion!

Laissons de côté d'autres enthousiasmes masculins ou féminins[1], Shelley, Nietzsche, Ada Negri, Ibsen, Maeterlinck,... pour en venir à la découverte que fit Édouard Schuré de Rudolph Steiner. C'est en avril 1906 qu'il vit pour la première fois le théosophe dissident styrien. « Je n'oublierai jamais, a-t-il écrit lui-même, le moment où une amie commune, votre éminente

1. Le livre *Précurseurs et Révoltés* leur a été consacré.

collaboratrice, Mlle Marie de Sivers, vous amena chez moi... Au risque de faire sourire les personnes qui n'ont jamais connu de telles impressions, je dois confesser qu'en vous voyant entrer dans mon cabinet d'étude, j'éprouvai une des plus profondes commotions de ma vie. Je n'en ai reçu que deux autres pareilles, à ma première rencontre avec Richard Wagner et en face de la femme à qui j'ai dédié mes *Grands Initiés*. »

On sait que Rudolph Steiner s'est donné la mission de ressusciter les Rose-Croix et de créer, en marge de la Théosophie officielle de Mme Annie Besant, la Société Anthroposophique[1]. Édouard Schuré s'attacha à la faire connaître en France. A son tour, Steiner s'imposait à lui. Il déclare avoir reçu de Steiner la lumière sur deux énigmes poignantes : l'origine de l'humanité, la nature du Christ. Il a appris chez lui comment le Christ se rattache à toute l'évolution terrestre et aux arcanes de notre système solaire. Il travaillera désormais à entraîner ses contemporains « vers l'avenir sous la bannière de l'*Ésotérisme helléno-chrétien* ».

Tel est l'objet du livre, *l'Évolution divine, du Sphinx au Christ*. C'est la même fantaisie

1. Voir *La Nouvelle Théosophie*, par L. de Grandmaison. Brochure in-8, Bureau des *Études*, 5, place Président-Mithouard, Paris.

grandiloquente que dans les *Grands Initiés*, avec quelque chose de plus débridé. On nous décrit la grande méduse primitive, l'hermaphrodite saurien de l'antique Lémurie, le singe non pas ancêtre de l'homme, mais descendant de l'homme, l'Atlantide et ses cataclysmes, balayée comme l'asile de la magie noire. Puis se déroulent le Mystère de l'Inde, les Étapes du Verbe Solaire, le Miracle Hellénique, la vie du Christ Cosmique. La mort de celui-ci résoud l'énigme du Sphinx et du Kéroubim. Tout le mouvement intellectuel et spirituel du monde depuis deux mille ans doit trouver sa cristallisation dans *une synthèse du principe chrétien et du principe luciférien* : le Kosmos de la sagesse, synthétisé par Lucifer, doit se transformer dans le Kosmos de l'Amour sous l'action du Christ et des autres Messies ses frères.

Nous entrons, on le voit, dans la divagation pure.

Arrêtons-nous ici et jetons un regard en arrière.

S'il n'y a plus aujourd'hui de voyants, dit quelque part Schuré, il y a encore des inspirateurs, et ceux-là sont parmi les plus grands : c'est eux qu'il veut écouter, c'est eux qu'il veut consulter. — Et voilà, dirons-nous, ce qui nous paraît inquiétant, quand nous songeons où il va chercher ses inspirations, quand nous regar-

dons quels sont ses inspiratrices et ses annonciateurs.

Édouard Schuré s'est proposé de renouveler la pensée religieuse de l'humanité, de rajeunir ce qu'il juge une science étroite et une religion formaliste, d'en créer la synthèse, et, à ce dessein, de remonter aux sources de toute religion et de toute science, de retrouver l'eau mystérieure où les Grands Initiés se sont abreuvés.

Il semblerait que, pour cette tâche immense, surhumaine, l'homme doive s'appliquer à faire taire en lui tous les vains bruits, à apaiser tous les mouvements dissipants, à se dépouiller des passions tumultueuses, à se retirer dans la solitude d'une âme vidée de ce qui n'est pas l'unique nécessaire. Ainsi ont fait les prophètes de tous les temps, les voyants, les sages, les mystiques. Comment se flatter de retrouver leur trace, de saisir leur secret, en s'abandonnant à tous les emportements d'un lyrisme effréné, à tous les caprices d'une imagination dominatrice et sans contre-poids ? Et c'est à cela que se livre Édouard Schuré, quand ce n'est pas à l'idolâtrie du féminin. Comment prétendre atteindre plus avant dans le vrai, en laissant les lois ordinaires de l'esprit, pour suivre l'imagination et la passion ? Il ne saurait suffire d'avoir écrit le *Drame Musical* pour se montrer apte à dévoiler le mystère des reli-

gions. Il y faudrait une âme religieuse. Le *Drame Musical* n'atteste qu'un tempérament qui va d'instinct à ce que la musique et le théâtre ont de plus tumultueux, à tout ce qui est fougue et passion déchaînée. L'auteur estime que le génie de la Musique « renferme l'essence de la vie » ; seulement c'est en Richard Wagner que la musique a trouvé sa plus haute personnification. Alors on se demande de quelle vie on veut nous ouvrir l'accès.

Livre, thyrse et lyre, Poésie, Danse, Musique, est-il dit en conclusion du *Drame Musical*, entre ces trois Muses-Sœurs et primitives, une « union nouvelle, si jamais elle s'accomplissait, serait elle-même le signe certain, l'image rayonnante d'une régénération intime de l'homme morcelé par le cours des siècles et qui cherche à se ressaisir dans l'harmonie de son corps, de son âme et de sa pensée ». Des instruments de cette régénération on exclut la musique religieuse de l'Église romaine qui chante la mort et non la vie, qui raconte surtout la misère humaine, l'appel à la justice, l'angoisse de l'autre monde, qui est accusée de n'épanouir pas l'âme dans la paix et la confiance.

Un homme qui a écrit ces dernières lignes se prouve-t-il bien capable de comprendre le mysticisme et les mystiques ?

On est trop porté de nos jours, en certains milieux, à confondre l'art, ou plutôt certaines formes de l'art, avec le mysticisme. Sans doute l'art évoque un monde, donne accès en un domaine où l'esprit positif ne pénètre pas. Il révèle un aspect plus spirituel des choses, il y saisit des vibrations moins matérielles, plus profondes, et par les couleurs, les formes, les sons ou les mots exprime en quelque degré l'âme des êtres. Parce que le monde matériel est le symbole et comme le vêtement du monde spirituel, l'artiste, à condition qu'il ne soit pas un simple technicien, saisit mieux que le savant ce rapport en ses nuances et ses richesses. Peintre, musicien ou poète, il va et nous conduit à sa suite, par des couleurs, des sonorités ou des images, du matériel au spirituel. Mais l'art est toujours réduit à faire appel au matériel, les vibrations qu'il saisit dans les choses et celles qu'il provoque chez nous restent, quelque déliées qu'elles soient, d'ordre matériel. Ce sont toujours et nécessairement des symboles, des figures, des analogies, des images qu'il manie. Et voilà par où l'artiste, même le plus idéalisant, demeure, et infiniment, en deçà du mystique.

Le mystique, — pris dans ses spécimens authentiques, non dans ses contrefaçons, — s'il interroge d'abord les apparences, s'il se pénètre de la signification des symboles et des figu-

res, ne considère ce travail que comme une préparation. Il tend à se mettre en communication avec l'Être absolu, le Simple, l'Un. Pour le mystique chrétien, cet Absolu est l'Être infini, tout parfait, tout sage, tout bon, Dieu, source de tous les êtres, origine et exemplaire de tout ce qui n'est pas lui mais qui tient de lui ce qu'il est. Pour le mystique hindou, le mystique néoplatonicien, cet Absolu sera l'être vague, la notion commune d'être, le concept qui enferme tous les concepts parce qu'il ne s'individualise en aucun, l'Un qui ne contient tout que parce qu'il ne domine pas tout.

Des peintres, des musiciens, des poètes ont pu être doués d'une âme mystique, tels un Fra Angelico, un César Franck, un Dante. Mais précisément, comme s'ils avaient conscience de la simplicité fondamentale de l'être, d'instinct ils ont été simples dans l'expression. La simplicité se rencontre chez tous les génies où nous trouvons quelque approximation, quelque ressemblance avec le mysticisme : saint Thomas, Puvis de Chavannes, Racine en ses cantiques spirituels.

Combien donc éloignée du mysticisme cette manière tumultueuse, exaspérée où se complaît Édouard Schuré, et avec lui ses héroïnes et ses héros, tout ce monde de passions débridées où il nous introduit, où il va chercher son inspiration, tout ce rythme affolé de vibrations

violentes qu'il interroge et veut exciter en nous. Pour lui reconnaître cette mission de prophète, d'annonciateur qu'il porte avec tant d'assurance, on voudrait saisir en lui quelques signes de l'âme mystique qui apparaît chez les grands révélateurs. Au lieu de mysticisme, on ne trouve que de l'art et un art tourmenté, matériel, fort en couleurs et en sons. Sa manière dénote un tempérament vigoureux, débordant de santé, non une âme affinée par la recherche. Il s'imagine que plus il forcera les couleurs et heurtera les tons, plus avant il nous introduira dans l'occulte. Il se montre de ceux qui confondent le bariolage avec la peinture, le cri avec le chant, les images avec les idées.

Vainement Édouard Schuré prétend à faire figure de prophète et d'annonciateur. Pour qui le pèse, ce n'est qu'un assembleur de métaphores.

CHAPITRE PREMIER

L'INDE

Le dessein des *Grands Initiés*. —Rama. Du pays des Druides aux Indes. Rama est-il le même que Yima, Djem, le héros du Ramâyanâ, Osiris? Fabre d'Olivet, maître d'Édouard Schuré. — Krishna, fils de Dévaki, victime du méchant Kansa. Fantaisies et falsifications. Jugement de M. Sénard, d'Auguste Barth.

Il y a trente-cinq ans paraissait, sous la signature d'Édouard Schuré, un volume intitulé : *Les Grands Initiés*. Il portait en sous-titre : *Esquisse de l'Histoire secrète des Religions*. Depuis, quatre-vingt-cinq éditions se sont succédé. C'est une réussite manifeste. La dernière édition reproduit, d'ailleurs, littéralement la première : l'auteur n'a pas jugé bon de mettre son livre en accord avec les nombreux travaux qui, dans ces dernières années, ont éclairé la science des religions. Il est permis de dire que M. Édouard Schuré est, à l'heure présente, l'occultiste le plus connu dans les milieux lit-

téraires et mondains. On a de lui des livres de critique musicale, des romans, des pièces de théâtre. Mais *les Grands Initiés* demeurent son œuvre capitale. C'est là que le reste prend son inspiration.

Quelle est la pensée qui pénètre tout le livre des *Grands Initiés* ?

Cette pensée est celle de l'occultisme même.

Il y a dans toutes les grandes religions qui, tour à tour, se sont proposées à l'humanité, un double enseignement. Un premier enseignement extérieur s'adresse à la foule, aux profanes. Il donne la lettre du dogme et apprend les gestes matériels des rites. De ce dogme, de ces rites, il fournit une explication sommaire empruntée surtout aux philosophies courantes, destinée à nourrir le sentiment religieux des masses. Un autre enseignement plus intime, plus profond ouvre l'accès aux mystères qui se cachent derrière la lettre. Cet enseignement secret, ou ésotérique, est réservé aux initiés. Celui qui en a reçu la communication touche au fonds commun de toutes les religions. « Doctrine des Mystères très difficile à démêler, nous avertit Édouard Schuré, car elle se passe dans le fond des temples, dans les confréries secrètes, et ses drames les plus saisissants se déroulent tout entiers dans l'âme des grands prophètes, qui n'ont confié à aucun parchemin ni à aucun disciple leurs crises suprêmes, leurs

extases divines. Il faut la deviner. Mais une fois qu'on la voit, elle apparaît lumineuse, organique, toujours en harmonie avec elle-même. On pourrait aussi l'appeler l'histoire de la religion éternelle et universelle. En elle se montre le dessous des choses, *l'endroit* de la conscience humaine, dont l'histoire n'offre que l'*envers* laborieux [1]. »

C'est par ce point, continue-t-il, que la Science pourrait se réconcilier avec l'Église. La Science, aussi bien que la philosophie, s'enferme dans un matérialisme sans horizon et sans flamme. A l'Église on adresse le reproche de n'admettre et de n'enseigner le christianisme que dans « un sens primaire » ; ses dogmes sont « enfantins ». L'enseignement des *Grands Initiés*, remis en lumière, délivrera la Science de son matérialisme, l'Église de son littéralisme mort. L'une et l'autre, « refondues en une force vivante, travailleront d'un commun accord pour le bien et le salut de l'humanité ».

Après avoir ainsi annoncé son dessein, Édouard Schuré évoque devant nous la figure de huit grands initiés. Ce sont : Rama, Krishna, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore, Platon, Jésus. Considérons avec lui ces évocations, grandes fresques largement brossées, aux couleurs brillantes.

1. Introduction, p. xiv.

RAMA

Qu'est-ce que Rama ? Rama, nous apprend Édouard Schuré, n'est autre que le premier législateur de la race aryenne.

« Le livre sacré des Persans, le *Zend-Avesta*, dit-il, parle de cet antique législateur sous le nom de Yima ; et Zoroastre, en fondant une religion nouvelle, en appelle à ce prédécesseur comme au premier homme auquel parla Ormuzd, le Dieu vivant, de même que Jésus-Christ en appelle à Moïse. — Le poète persan Firdousi nomme ce même législateur : Djem, le conquérant des Noirs. — Dans l'épopée indoue, dans le *Ramâyanâ*, il apparaît sous le nom de Rama, costumé en roi indien, entouré des splendeurs d'une civilisation avancée, mais il y conserve ses deux caractères distinctifs de conquérant rénovateur et d'initié. — Dans les traditions égyptiennes, l'époque de Rama est désignée par le règne d'Osiris, le seigneur de la lumière, qui précède le règne d'Isis, la reine des mystères. — En Grèce enfin, l'ancien héros demi-dieu était honoré sous le nom de Dionysos qui vient du sanscrit *Déva Nahousha*, le divin rénovateur. Orphée donna même ce nom à l'Intelligence divine et le poète Nonnus chanta la conquête de l'Inde par Dionysos selon les traditions d'Éleusis [1]. »

1. *Grands Initiés*, p. 18.

Comme les rayons d'un même cercle, toutes ces traditions convergent à un centre commun : « le premier créateur de la religion aryenne ceint de sa double tiare de conquérant et d'initié, portant dans sa main le feu mystique, le feu sacré qui illuminera toutes les races ».

Voyons son histoire. Ram, ou Rama, était un jeune Druide qui s'était imposé à ceux de sa classe par sa science des plantes et des astres. Il tenait ces connaissances des prêtres des Noirs qu'il était allé visiter dans la Scythie et les pays du sud. Revenu à son pays d'origine, il s'effraya de voir les sacrifices humains sévir de plus en plus parmi les siens. Une peste horrible se déclare où il reconnaît un châtiment céleste du culte sacrilège. Un soir qu'il s'était endormi sous un chêne, un homme lui apparut revêtu comme lui de la robe blanche des Druides. Il lui enseigna à tirer du gui un breuvage qui guérirait de toute maladie. Ce fut l'origine d'un culte nouveau. Mais Ram avait des visées plus hautes : il voulait mettre fin aux sacrifices humains. Des résistances éclatèrent. L'étendard préféré des Scythes était le Taureau qu'ils appelaient *Thor*, le signe de la force brutale et de la violence. Au Taureau, Ram opposa le Bélier, le chef courageux et pacifique du troupeau. Une guerre formidable était imminente. Ram eut un nouveau rêve. Le génie divin qui lui était déjà appa-

ru se montra de nouveau à lui. « On m'appelle Déva Nahousha, l'Intelligence divine, lui dit-il. Tu répandras mon rayon sur la terre, et je viendrai toujours à ton appel. Maintenant, suis ta route. Va ! » Et, de sa main, le génie indiquait l'Orient.

Une immense migration de peuples, sous les auspices du Bélier, descend vers le centre de l'Asie. Le long du Caucase, elle emporte plusieurs forteresses cyclopéennes des Noirs. Ram fait amitié avec les Touraniens et les entraîne à la conquête de l'Iran, où il fonde la ville de Ver. Puis il force les portes de l'Himalaya, s'enfonce dans les Indes, empire de la race Noire, et y établit sa domination jusque sur l'île même de Ceylan. Dans un nouveau rêve, Déva Nahousha lui prédit le triomphe de la race blanche par le monde. Sentant sa fin approcher, il se retire sur le mont Albori, entre Balk et Bamyan. Durant des siècles, les peuples crurent que Rama, ceint de la tiare aux cornes de bélier, était toujours vivant dans sa montagne sainte.

Merveilleux conquérant, dirons-nous, qui laisse loin derrière lui les exploits d'un Alexandre. Parti de la Macédoine, Alexandre ne dépasse pas la vallée de l'Indus. Rama, parti de la Scythie, pénètre jusqu'au fond des Indes qu'il soumet à ses armes. Et qu'on ne voie pas dans ce Rama une simple figure, un symbole, le symbole du triomphe de la race blanche. Pour notre auteur,

Rama, aussi bien que les autres initiés, sont des personnages historiques, ayant eu chair et os. Et c'est avec la plus intrépide assurance qu'il le reconstitue. C'est en aède inspiré qu'il chante son épopée glorieuse. Il ne s'embarrasse pas du problème de savoir si les hauts plateaux de l'Himalaya sont le berceau de la race indo-européenne, ou si les populations indiennes sont venues par immigration du nord. Fabre d'Olivet en met l'origine dans les contrées hyperboréennes : pourquoi hésiter ? Et ce Rama concentre en sa personne tout ce qui est rapporté, par l'histoire ou la légende, de Yima, de Djem, du héros épique du Ramâyanâ, d'Osiris, de Dionysos. Quand nous disons « l'histoire ou la légende », nous nous exprimons mal. Pour Édouard Schuré, il n'existe aucune distinction entre l'une et l'autre : toute légende est histoire. C'est même la seule histoire.

Mais cette fusion en un seul de ces personnages divers a-t-elle quelque vraisemblance ? Chaque peuple aime à mettre à ses origines, soit tradition, soit création de l'orgueil national, quelque prestigieux conquérant. Sur quels fondements assurer que tous les conquérants dont il est ici question ne forment ensemble qu'une même figure ?

Et d'abord le personnage de Yima, dont fait mention le *Zend-Avesta*, n'est ni un conquérant

ni un législateur, non plus qu'un prophète ou un initié. Quoi qu'on affirme avec insistance, il n'a rien d'un Moïse. Dans le *Zend-Avesta*, Yima représente à la fois l'Adam et le Noé de la Bible. Dieu lui parle, mais pour lui commander d'étendre par toute la terre la culture qui nourrit les hommes. Plus tard, il lui enjoint de se construire un lieu de refuge et d'y faire entrer les germes de tous les animaux et de toutes les plantes pour les soustraire à la destruction. Ce n'est pas à Yima, c'est à Zarathustra qu'est promulguée la loi mazdéenne.

Firdousi, qui a renfermé dans le *Livre des Rois* toute l'histoire des traditions épiques de la Perse, écrivait au dixième siècle de l'ère chrétienne. Djem, ou mieux Djemschid, est présenté comme enseignant la civilisation à son peuple. Mais ce n'est pas un souverain primitif. Firdousi cite quatre rois qui l'ont précédé. Nulle part il n'est nommé conquérant des Noirs. C'est une espèce de Salomon qui finit, comme Nabuchodonosor, par la tyrannie et la démence. Ce n'est pas un homme de guerre, pas plus qu'un initié. Le Rama persan serait mieux Feridoun, que Firdousi nous montre faisant le tour du monde, moins d'ailleurs en conquérant qu'en redresseur des injustices.

Au Rama hindou, héros du *Ramâyanâ*, manquent les « deux caractères distinctifs de conquérant rénovateur et d'initié ». Sa vie se passe

en exploits guerriers dans son pays natal, à la poursuite de Sîtâ qu'il épouse et qu'il répudie fort capricieusement. Au dire d'Édouard Schuré lui-même, il apparaît « entouré des splendeurs d'une civilisation avancée ». Comment alors vouloir l'identifier avec l'antique Yima, l'Adam ou le Noé persan ?

Si le grand Osiris est présenté par les traditions égyptiennes comme un conquérant, ce fut surtout un conquérant pacifique. C'est par la douceur et les bienfaits qu'il se soumettait les hommes. Est-ce un personnage historique ? Il est permis de voir en lui une personnification du Nil, comme son épouse Isis personnifierait le sol de l'Égypte fécondé par le fleuve. Maspero, dans son *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient classique*, signale un détail qui a, ici, son importance : Osiris est souvent figuré avec un teint mat et noir. Nous voilà loin du blond hyperboréen, vainqueur de la race noire. Et il porte l'insigne du Taureau aussi bien que du Bélier.

Quant à l'histoire de Rama, du druide hyperboréen conquérant de l'Inde, telle que nous l'avons vue tout à l'heure décrite, que d'invraisemblances ou de fantaisies y sont accumulées !

Deux remarques seulement. La première : A entendre son historien, c'est tout un flot de populations que Rama entraîne à sa suite ; c'est la civilisation de la Scythie qu'il importe aux

Indes avec, sans doute, ce qui la caractérise nettement, le rang d'honneur accordé à la femme devant laquelle s'ouvre même le sacerdoce. Or, dans l'Inde, telle que les Védas nous permettent de l'imaginer, si la famille est considérée comme d'institution divine, nulle trace de prêtresses. Bien plus, le Vedânta ferme la voie du salut aux çûdras, caste inférieure, et aux femmes.

La seconde : Dans la religion védique, il est beaucoup parlé d'un breuvage mystérieux, le *Soma*, parfois présenté comme un des principes constitutifs des choses avec *Agni*, le feu. Édouard Schuré le rapproche d'une certaine liqueur que Rama enseigna à tirer du gui. Cette liqueur est un pur produit de son imagination. L'importance donnée par les Védas au *Soma* vient de ce que, sans doute, à l'origine, il signifiait la pluie, mère de la végétation. Comme elle descendait d'en haut, on en fit un nectar, une ambroisie, un hydromel ravi aux dieux, et, à ce titre, doué de propriétés merveilleuses [1]. Le gui n'a rien de ce symbolisme.

Édouard Schuré aurait-il à sa disposition une mine de documents inédits d'où il aurait extrait toutes ces choses sensationnelles ? C'est à Fabre

1. Chantepie de la Saussaye. *Manuel d'Histoire des Religions*, p. 322-363. — Georges Dumézil. *Le Festin d'Immortalité*. Annales du Musée Guimet. Paris, 1925, p. 280-285.

d'Olivet, dit-il, que revient l'honneur d'avoir découvert le Rama hyperboréen. C'est en le suivant qu'il essaiera de l'évoquer à son tour. L'*Histoire philosophique du genre humain* de Fabre d'Olivet n'est pas un livre introuvable. Nous l'avons ouvert, et nous avons constaté que le disciple suivait parfois d'assez près son inspirateur.

TEXTE DE FABRE D'OLIVET :

Il y avait en ce temps-là parmi les Druides un homme savant et vertueux, mais dont les manières et les vertus paisibles avaient été peu remarquées jusqu'alors. Cet homme, encore dans la fleur de l'âge, gémissait en secret sur les erreurs de ses compatriotes... Désespéré de ne pouvoir opérer le bien dont il s'était flatté, errant un jour dans la forêt sacrée, il s'assit au pied d'un chêne et s'y endormit. Pendant son sommeil, il lui sembla qu'une voix forte l'appelait par son nom. Il crut s'éveiller et voir devant lui un homme d'une taille majestueuse, revêtu de la robe des Druides, et portant à la main une baguette, autour de laquelle s'entrelaçait un

TEXTE D'ÉDOUARD SCHURÉ :

Parmi ces prêtres, se trouvait un jeune homme à la fleur de l'âge du nom de Ram... Le jeune Druide était doux et grave... Un soir qu'il avait longuement réfléchi sur les maux de sa race, il s'endormit au pied de l'arbre (un chêne). Dans son sommeil il lui sembla qu'une voix forte l'appelait par son nom, et il crut s'éveiller. Alors, il vit devant lui un homme d'une taille majestueuse, vêtu comme lui-même de la robe blanche des Druides. Il portait une baguette autour de laquelle s'entrelaçait un serpent. Ram, étonné, allait demander à l'inconnu ce que cela voulait dire. Mais celui-ci, le prenant par la main, le fit lever et lui montra sur l'arbre

serpent. Etonné de ce phénomène, il allait demander à l'inconnu ce que cela voulait dire, lorsque celui-ci le prenant par la main le fit lever, et lui montrant sur l'arbre même au pied duquel il était couché une très belle branche de gui, lui dit : « O Ram, le remède que tu cherches, le voilà. » Et tout à coup tirant de son sein une petite serpette d'or, il en coupa la branche et la lui donna. Ensuite, ayant ajouté quelques mots sur la manière de préparer le gui et de s'en servir, il disparut.

(*Hist. phil. du genre humain*, VIII, p. 206-207.)

même au pied duquel il était couché, une très belle branche de gui. « O Ram! lui dit-il, le remède que tu cherches, le voilà! » Puis il tira de son sein une petite serpette d'or, en coupa la branche et la lui donna. Il murmura encore quelques mots sur la manière de préparer le gui et disparut.

(*Les Grands Initiés*, p. 22-23.)

Ce n'est pas seulement dans l'histoire de Ram qu'Édouard Schuré s'attache si fidèlement aux pas de Fabre d'Olivet. Il faut dire que Favre d'Olivet est sa source générale d'inspiration : c'est à lui qu'il doit l'idée de son livre, c'est à lui qu'il emprunte, en particulier, les traits dont il a tracé les figures de Moïse, d'Orphée, de Pythagore. Ce qu'est ce Fabre d'Olivet, Sédir nous l'apprend dans une notice admirative qu'il a mise en tête d'une réé-

dition de l'*Histoire philosophique du genre humain*[1].

Antoine Fabre d'Olivet, né à Ganges (Hérault) en 1767, reçoit en Allemagne son initiation pythagoricienne. Avec Elious Bator, qui avait suivi le premier consul en Égypte en qualité d'interprète, il étudie les langues et les dialectes sémitiques. Un hindou de caste lui apprend les langues aryennes ; et, par la seule force de son génie, il pénètre le secret des hiéroglyphes chinois. En même temps, sous la direction d'inconnus, il s'exerce au maniement de certaines forces occultes. Tels de ses amis ne le virent-ils pas souvent faire venir, par sa seule force magnétique, de sa bibliothèque jusqu'à sa table de travail le livre qu'il désirait consulter ? N'avait-il pas, quand il le voulait, conversation avec l'auteur défunt qu'il étudiait ? On dit qu'il proposa à Napoléon la création d'un empire européen dont lui-même serait le chef spirituel. Sa femme, dont il voulait se servir comme d'une pythonisse, l'avait abandonné. Il mourait en 1825. Le bruit courut qu'il s'était poignardé au pied de l'autel d'un culte polythéiste dont il était le créateur.

Fabre d'Olivet a écrit encore *La langue hébraïque restituée*, où il prétend pénétrer le sens intime du texte hébraïque de la Genèse, « au

1. Paris, Chacornac, 1910. *Notice bio-bibliographique*, p. XIII.

point de vue des racines primitives et universelles ». Son ouvrage a été appelé une des plus fortes mystifications de la littérature [1]. *L'Histoire philosophique* a des étymologies amusantes. Noël, la fête du gui guérisseur, est dérivé de *New-heyl*, « le nouveau salut » ou « la nouvelle santé ». L'être mystérieux qui révéla à Ram le grand remède porte le nom d'Esculape, de *Aex-heyl-hopa*, c'est-à-dire « l'espérance du salut est au Bois », ou « le Bois est l'espérance du salut [2] ». Édouard Schuré insère pieusement dans son livre la seconde étymologie et accepte la première par le sens qu'il donne à la fête de Noël [3].

Tel est le guide auquel s'attache Édouard Schuré pour nous révéler non seulement Rama, mais les autres Initiés. Un panégyriste, cité par Sédir, dit de Fabre d'Olivet : « Les faits n'entrent pas en ligne de compte dans son livre, en tant que signes signifiant par eux-mêmes quelque chose. Ils sont là comme un motif occasionnel, et non comme une expérience d'où doit jaillir l'observation. L'auteur, monté dans l'abstraction, ne voit qu'elle, perd absolument terre et s'enfonce laissant toutes les réalités loin de lui. Ses pensées n'en sont pas moins puissantes et belles. »

1. Paul Vulliaud. *La Kabbale juive*. Paris, 1923, t. II, p. 426.
2. Ouvrage cité, p. 211-212 et note 2.
3. *Grands Initiés*, p. 24.

C'est un admirateur qui parle. Mais de qui parle-t-il? D'Olivet ou d'Édouard Schuré?

Nous pourrions arrêter ici la critique des « Grands initiés ». On connaît la manière, et elle ne changera guère par la suite. Le lecteur a de quoi juger. Mais devant l'engouement du public, de nouvelles précisions ne sont peut-être pas superflues.

KRISHNA

Le second initié est Krishna. Voici en bref comment on nous raconte son histoire.

Dans la hautaine Madoura, au nord de l'Inde, régnait Kansa au cœur tortueux. Ayant formé le projet de se soumettre toute l'Inde, il propose alliance à Kalayéni, roi des Yavanas, les hommes à la face jaune, adonné aux pratiques de la magie. Kalayéni accepte et promet à Kansa l'empire de la terre à condition qu'il prendra en mariage sa fille, la belle Nysoumba. Le mariage est conclu; mais Nysoumba n'a point de fils. Les prêtres révèlent que le maître du monde naîtra de Dévaki, la sœur du roi, la vierge au cœur pur et simple. Menacée de mort, Dévaki s'enfuit chez les anachorètes. Par la vertu de l'esprit des mondes, elle conçoit

l'enfant prédestiné. La jeunesse de Krishna se passe dans les bois, idyllique et héroïque. Il charme les Gopîs, filles des bergers, auxquelles il apprend les chants et les danses sacrées. Il résiste à la passion de Sarasvati et de Nichdali, en leur apprenant à n'aimer que d'un amour éternel.

Cependant Kansa, qui avait appris les exploits de Krishna et ignorait qu'il était le fils de Dévaki, lui avait confié la garde de son royaume. Mais il avait juré de se venger du vieux Vasichta, le chef des anachorètes chez qui sa sœur s'était réfugiée. Il se met à sa recherche, conduit par Krishna lui-même qu'il ignore toujours. Il le rencontre enfin. « Le fils de Dévaki, le maître du monde, c'est lui ! » dit le solitaire, désignant d'un geste Krishna. Kansa tire une flèche pour percer son rival ; le trait dévie et tue le vieil anachorète. Kansa s'enfuit. Krishna, ravi au septième ciel, y contemple sa mère Dévaki glorieuse. Redescendu sur la terre, l'ami des dieux prêche la charité envers le prochain et le culte de Vishnou. Il sacre Ardjouna, son disciple aimé, le plus illustre représentant de la race solaire, comme roi de Madoura, mais il laisse la vie au méchant Kansa. Celui-ci n'avait pas désarmé. Un jour qu'il était en prière, Krishna tombe frappé à mort par les traits des archers.

La légende de Krishna se trouve racontée

dans la Bhagavadgîtâ[1] et la Ramâyanâ. On se demande comment Édouard Schuré a lu ces documents. Il a vu Krishna à travers son goût pour les pratiques de magie, les scènes de séduction, les aventures romanesques. Surtout il fallait en faire une sorte de précurseur du Christ de l'Évangile. Il le montrera donc allant par les villes et les bourgades prêchant l'amour des hommes et l'amour de Dieu; il mettra sur ses lèvres des maximes évangéliques; il fera de Sarasvati et de Nichdali deux figures qui rappellent Marthe et Marie; il peindra sa mort avec des traits empruntés à la mort de l'Homme-Dieu.

Non content de solliciter les textes, il les dénaturera. Bien plus, il leur fera dire le contraire de ce qu'ils disent expressément. La Bhagavadgîtâ raconte que Krishna, comme son frère Rama, eut pour père Vasudeva et pour mère Dévaki. Le héros, selon la faveur accordée aux êtres de sa sorte, s'incarna même dans son père avant de s'incarner dans sa mère. Édouard Schuré n'en fera pas moins naître Krishna d'une vierge-mère. Par un procédé

1. Bahgavat est celle des épithètes de Krishna que l'on regarde comme la plus élevée et la plus sainte : elle désigne le possesseur de toutes les perfections. — Notons en passant que *Krishna* signifie *noir*, teinte sombre. Ce qui n'empêche pas Fabre d'Olivet de dire : *Krishnen*, bleu céleste, à cause de la couleur qu'il prit pour emblème. (*Hist. Phil.*, I. p. 239.) Mais il faut bien qu'il soit de la race boréenne, la race aux yeux bleu clair.

déplaisant, il emprunte à l'Évangile l'expression où l'Esprit Saint est montré couvrant Marie de son ombre et que l'Église, dans une de ses préfaces, a traduite par les mots *Sancti Spiritus obumbratione concepit*. Dévaki est *adombrée* par l'Esprit des mondes. Et ceci n'est pas un simple détail jeté en passant. Il y a le commentaire : « La légende de Krishna nous fait saisir à sa source même, écrit Édouard Schuré, l'idée de la Vierge-Mère. » Ici le procédé devient malhonnête.

Sur la naissance de Krishna, le P. Auguste Roussel, le savant traducteur du Ramâyanâ, fait cette remarque : « Chose curieuse, l'Inde, qui a connu les vierges-mères, comme nous le voyons dans plusieurs de ses légendes, n'eut jamais l'idée de faire naître de l'une d'elles Vishnu ou tout autre dieu fait homme. Dans chaque avatar, le dieu naît suivant les lois de la nature ; il s'incarne dans son père avant de s'incarner dans sa mère. De plus, il ne s'incarne le plus souvent que partiellement[1]. »

Il ajoute : « Observons que les poètes donnent souvent ces incarnations divines pour des illusions, de pures apparences. Ils insinuent que les ignorants seuls, les insensés peuvent croire que la divinité daigne s'abaisser réellement à se revêtir de la nature humaine et de toutes ses faiblesses. »

1. *Dictionn. Apol. de la Foi catholique*. Tome II, col. 673-674.

Rien non plus n'autorise à dire : « Krishna révèle à l'humanité l'idée du verbe divin ; elle ne l'oubliera plus. Elle aura d'autant plus soif de rédempteurs et de fils de Dieu, qu'elle sentira plus profondément sa déchéance. » C'est transporter à l'époque supposée de Krishna des concepts beaucoup plus récents dans la précision qu'on leur donne. D'autant que le dieu se propose « moins de sauver le monde de la décadence qui le menace que de le détruire pour le renouveler. Ainsi le Bhâgavata se termine par le récit d'une catastrophe où disparaît entièrement cette race des Yadus, dans laquelle était né Krishna, et avec elle l'univers ainsi que Krishna lui-même. » (A Roussel.)

Il ne faut pas non plus oublier que l'auteur présumé du texte du Bhâgavata-Purâna, que nous possédons aujourd'hui, Vopadeva ou Sopadeva, ne l'a rédigé que vers le douzième ou le treizième siècle de notre ère. Ainsi il a pu avoir en mains les récits évangéliques. Et sans doute il leur a emprunté certains détails dont il a embelli la naissance et les premières années de son héros. Il est même assez étrange qu'Édouard Schuré ne les ait pas mentionnés. Le texte du Ramâyanâ serait également de date assez récente[1].

Finalement, que faut-il penser du type hin-

1. Georges Dumézil. *Le Festin d'Immortalité*. Annales du Musée Guimet, 1925, p. 63.

dou de Krishna ? « On nous permettra de considérer comme acquis, répond M. Sénart, que, au commencement du premier siècle avant notre ère, Krishna était dans l'Inde l'objet d'un culte, et que les adorations populaires s'adressaient, comme à la période suivante, au compagnon des bergers, à l'amant des Gopîs, beaucoup plus qu'au héros épique du Mahâbhârata... Krishna fut d'abord un dieu tout populaire dont le culte, plus ou moins étroitement localisé, se répandit peu à peu ; puis, identifié avec Vishnu et admis au nombre de ses incarnations, il fut par le fait reconnu de la caste supérieure[1]. »

C'est dire que, si Krishna a existé, rien dans les traditions plus anciennes ne permet d'en faire un héros religieux, un prophète, un initié. En particulier, ses aventures érotiques avec les bergères du parc de Nanda, aventures qui amènent l'une d'elles à dire au jeune dieu : « cessez vos inconvenances », le préparaient bien mal au rôle sacré qu'on lui prête.

Auguste Barth dit de son côté : « Considéré dans ses origines naturalistes, Krishna est une figure complexe, en laquelle sont venus se

1. *Essai sur la légende du Buddha*, Paris, 1875, p. 394-397. Même thèse défendue par Grierson dans l'*Encyclopedia of Religion and Ethics*. Certains groupes psychiques ou spirites, aux Indes, se donnent comme fidèles aux enseignements de Krishna. *The Kalpaka*, édité à Tinnevilly (S. India), publie dans son numéro de novembre 1925 un « Appel de Krishna aux nations. »

fondre des mythes du feu, de l'éclair, de l'orage.., du ciel et du soleil. Comme personnage épique, Krishna est un prince belliqueux, un héros également irrésistible à la guerre et en amour, mais surtout très rusé et d'une moralité singulièrement équivoque[1]. » Ailleurs, ce maître de l'indianisme, parlant du tableau tracé par Édouard Schuré de Krishna, déclarait : « Il (Schuré) affirme, et il veut être cru, qu'il nous donne la légende de Krishna reconstituée dans son ensemble et replacée dans la perspective de l'histoire. Cette prétention exige une protestation sévère : à part le contour général et quelques détails, l'article n'est, d'un bout à l'autre, qu'un tissu d'inventions. Il n'est pas permis, même aux poètes, d'ainsi se jouer de l'histoire[2]. »

S'il fallait à Édouard Schuré pour sa galerie je ne dirai pas un initié, mais un prophète hindou, il avait un personnage plus recommandable, peut-être quelque peu dissident au regard de l'hindouisme primitif, un sage, le Bouddha, Çâkyamuni Gautama. Mais le Bouddha est un personnage en partie historique. La fantaisie ne pouvait à son sujet se donner libre carrière.

1. *Les Religions de l'Inde*, p. 100-103.
2. *Revue de l'Histoire des Religions*, 1889, t. XIX, p. 161, note 2 Le morceau avait paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1888.

Nous ne nous arrêterons pas à discuter ce que dit l'auteur de la *Trinité* hindoue, ou *Trimûrti*. Il est facile de rapprocher un groupe ternaire de dieux ou de héros, comme il en existe dans nombre de religions, de la Trinité chrétienne. Mais il faudrait établir que les deux conceptions sont identiques, au moins analogues. Retenons le jugement sans appel prononcé par Auguste Barth sur le *Krishna* des « Grands Initiés » : « Ce n'est qu'un tissu d'inventions. »

CHAPITRE II

L'ÉGYPTE

Le *Livre des Morts*. Hermès Trismégiste. Son œuvre est-elle égyptienne? Jamblique et le traité *des Mystères des Égyptiens*. — Moïse. Le Moïsè de l'*Exode* et le Moïse des *Grands Initiés*. Que vaut le témoignage de Manéthon? Moïse monothéiste dans un pays polythéiste. Hiéroglyphes et Étymologies. Amas de fantaisies.

HERMÈS

Avec Hermès, nous abordons en Égypte, la terre sacrée des mystères, l'école des grands sages, le sanctuaire des antiques traditions religieuses. Là les documents authentiques se présentent en foule, monuments de pierre, hiéroglyphes, papyrus. L'art et la littérature sont d'inspiration religieuse. Les monuments sont des temples ou des tombeaux. Les textes gravés sur la pierre ou écrits sur les papyrus reproduisent des légendes divines, des hymnes, des formules rituelles ou magiques, des prières.

Sans doute, un immense travail de fouille et de lecture reste à faire; et dans les textes déchiffrés, bien des lacunes laissent la pensée en suspens. Mais déjà la moisson est riche. Quelle fortune pour un historien des religions! S'il y a des vides dans l'histoire ou dans l'exposé des doctrines, le vrai savoir consistera à poser, aux endroits précis, des points d'interrogation en laissant aux découvertes de l'avenir le soin d'y répondre.

Voyons comment procède Édouard Schuré.

Parmi les documents particulièrement significatifs, il trouvait le *Livre des Morts*. « C'est un recueil de divers morceaux destinés à instruire l'âme de tout ce qu'elle doit accomplir dans l'autre monde, incantations à faire, prières à réciter, formules à prononcer devant les dieux et les génies gardiens des demeures souterraines, canaux à franchir, moyens d'avoir une barque, sentiers à suivre pour arriver au champ du bonheur, avec le plan des endroits les plus difficiles, le portrait des ennemis les plus redoutables, bref un vrai guide, un guide illustré du monde inférieur[1]. » On déposait dans la tombe du défunt un exemplaire du livret à consulter, au moins la copie des parties essentielles. Schuré cite un bref passage du

1. Alexis Mallon. *Dictionn. Apol. de la Foi catholique.* Article *Égypte*, t. I, col. 1332.

livre, étranger d'ailleurs aux formules religieuses. C'est le seul emprunt qu'il fait à la littérature authentiquement égyptienne. Il ignore ou néglige tout d'un trésor infiniment riche. Incontinent, il se précipite sur l'œuvre d'Hermès Trismégiste.

Quelle est cette œuvre ?

Hermès Trismégiste, ou Hermès trois fois grand, est le nom grec du Dieu égyptien Thot, appelé *Hermès* en Grèce à cause de son rôle d'inventeur des lettres et des sciences. Les écrits, mis à son nom, ont été, pour la plupart, composés aux environs du troisième siècle de l'ère chrétienne. Leur vogue tient à ce qu'ils se présentent comme une initiation à une science supérieure et mystérieuse. Les occultistes affirment que la part de la pensée égyptienne y est considérable. Au vrai, il est impossible d'en préciser avec sûreté quelque trace, à moins qu'on ne veuille voir l'influence de l'Égypte dans la place donnée au dogme de l'immortalité. Un passage annonce qu'il arrivera un temps où l'Égypte sera ravagée par l'eau et par le feu en punition de son apostasie, puis tout sera renouvelé. Ce passage, qui, d'ailleurs, ne fait pas corps avec le reste, semble bien contemporain de l'apologiste chrétien Lactance, mort vers 325. Tout y apparaît d'inspiration hellénique, platonicienne et stoïcienne, même le discours d'Isis à son fils

Hôros, dans le fragment intitulé : *La Vierge du Monde*. Dans ce fragment, le plus égyptien des écrits hermétiques pour la mise en scène et pour les sentiments, la doctrine, dit catégoriquement le R. P. Lagrange, est grecque[1].

L'écrit de Poimandrès, c'est-à-dire, peut-être selon un sens très contesté, le pasteur de l'homme, est le plus célèbre. Voici les paroles que le pasteur adresse à l'Intelligence souveraine :

Ce qui en toi voit et entend est le Verbe (logos), la parole du Seigneur ; l'intelligence est le Père. Ils ne sont pas séparés l'un de l'autre, car l'union est leur vie.

D'où sont venus les éléments de la nature ?

De la volonté de Dieu, qui, ayant pris la raison (le Verbe) et y contemplant l'ordre et la beauté, construisit le monde d'après ce modèle, avec des éléments tirés d'elle-même et avec des germes d'âmes.

Puis, vient cette invocation :

Saint est Dieu, le père de toutes choses... Je crois en toi et je te rends témoignage. Je marche dans la vie et la lumière. O Père, sois béni ; l'homme qui

1. Le R. P. Lagrange a publié dans la *Revue Biblique* (1924-1925) une étude détaillée de l'*Hermétisme*. A l'heure présente, on connaît dix-sept écrits hermétiques, tous mutilés.

t'appartient veut partager ta sainteté, comme tu lui en as donné plein pouvoir.

Et encore :

Le bien est en Dieu seul et nulle part ailleurs [1].

S'il est une influence qui s'ajoute ici à la pensée platonicienne et stoïcienne, elle est judaïque et chrétienne, influence du *Livre de la Sagesse*, influence de saint Jean. Aussi plusieurs Pères de l'Église, qui faisaient d'Hermès un personnage historique, ont-ils donné à sa doctrine de grands éloges. On ne peut dissimuler cependant que le fond n'en soit panthéistique : « Tout est Un, dit Hermès, et l'unité est Tout, parce que toutes choses étaient dans le Créateur avant la création, et on peut l'appeler le Tout, puisque toutes choses sont ses membres[2]. » Ce qui est certain, c'est que rien de tout ceci n'est égyptien.

Édouard Schuré n'en dira pas moins avec pleine assurance, parlant des écrits hermétiques :« L'antique tradition égyptienne... nous est parvenue... sous une forme alexandrine légèrement altérée. »

A Hermès, il joint Jamblique, dont il désigne l'œuvre en caractères grecs. Cela est d'un effet plus impressionnant. Il oublie, d'ailleurs, dans

1. *Hermès Trismégiste*. Traduction par Louis Ménard, Paris, Didier, 1867 , p. 5, 15-16.
2. *Ibid.*, p. 115.

le titre le mot principal. Mais qu'a de commun avec la pensée égyptienne, l'alexandrin Jamblique ?

Louis Ménard, dans son *Étude sur l'origine des livres hermétiques*, donne une exacte idée de l'écrit qui lui est attribué. « Jamblique, dit-il, pour prouver que la religion égyptienne est excellente, fait un exposé de ses propres idées et les attribue aux Égyptiens. Ce traité, intitulé : *des Mystères des Égyptiens*, est rempli par d'interminables dissertations sur la hiérarchie et les fonctions des âmes, des démons (ou génies), des dieux ; sur la divination, la destinée, les opérations magiques, sur les signes auxquels on peut reconnaître les différentes classes de démons dans les théophanies, sur l'emploi des mots barbares dans les évocations. Après toute cette théurgie, qui fait parfois douter si l'auteur est un charlatan ou un insensé, il consacre à peine quelques lignes à la religion égyptienne, et ces quelques lignes sont pleines d'incertitudes et d'obscurité. Il parle des stèles et des obélisques d'où il prétend que Pythagore et Platon ont tiré leur philosophie, mais il se garde bien de traduire une seule inscription. Il assure que les œuvres d'Hermès... contiennent des opinions hermétiques ; mais quelles sont-elles ? Il était si facile de citer ! [1]. »

1. Ouvrage cité, p. XXIII.

Ainsi faisait Jamblique. Que fait Édouard Schuré? D'Hermès et de Jamblique, il tire une interprétation, à son tour, fantaisiste, d'un caractère romanesque, délibérément poussée à la reconstitution pseudo-archaïque. C'est la description d'une initiation au temple de Thèbes ou de Memphis. L'aspirant est d'abord interrogé par le hiérophante et soumis à divers travaux. Puis, sous la conduite de deux néocores ou assistants (nous employons ici, note sérieusement Édouard Schuré, comme plus intelligible, la traduction grecque des termes égyptiens), l'aspirant entre dans un vestibule noir, sans issue apparente. Au bout de la sinistre avenue, une momie et un squelette humain, dressés, se faisant vis-à-vis. Une porte. Un couloir descendant. Un trou avec une échelle. Mais voici un escalier qui remonte. Il conduit à une grille en bronze qui ouvre dans une large galerie soutenue par des cariatides. Un mage, appelé *pastophore*, explique au novice les peintures de la galerie. Puis il lui ouvre la porte d'une fournaise ardente. C'est l'épreuve du feu. Mais ce n'est qu'une illusion d'optique. Puis l'épreuve de l'eau : il faut traverser une nappe morte et noire. Puis l'inévitable scène de séduction (il y en a beaucoup dans le livre de Schuré). Puis on couche l'initié dans un cercueil. Il entre en extase. Il voit apparaître une étoile lumineuse à cinq pointes, une fleur

immatérielle qui épanouit ses pétales, enfin la figure d'Isis.

On a reconnu toute la mise en scène carnavalesque des initiations maçonniques, ces épreuves que Stanislas de Guaïta, un magiste authentique, qualifiait d'« humiliantes momeries », de « gâtisme allégorique et solennel ». Henri Delaage, en 1852, dans ses *Doctrines des Sociétés secrètes*, et de nouveau, en 1884, dans *la Science du Vrai*, avait raconté une initiation prétendue aux mystères de l'antique Orient. Il place la scène dans le temple creusé à l'intérieur de la grande Pyramide de Memphis. C'est à lui qu'Édouard Schuré semble avoir emprunté son récit, sans omettre ce détail pseudo-archéologique. Seulement, il a travaillé à enjoliver le texte comme ferait un écolier appliqué.

Vient ensuite une *Vision* dite *d'Hermès*. Ce sont des fantaisies vaporeuses brodées sur un thème qui n'a que des relations lointaines avec la doctrine des livres hermétiques.

Après cette double manipulation, que reste-t-il de la pensée religieuse égyptienne ? Pas même le souvenir du parfum du vase.

MOÏSE

Moïse a un grand nom dans l'histoire. Sa vie nous est retracée au livre de l'*Exode*. Il naît d'un père de la maison de Lévi et d'une fille de Lévi. A la suite d'un meurtre commis pour défendre un Israélite, craignant le ressentiment du pharaon, il se retire au pays de Madian. Il y entre en relation avec un prêtre nommé Raguel ou Jethro, dont il épouse une des filles. Or, un jour qu'il conduisait les troupeaux de son beau-père au delà du désert, il arriva à la montagne de Dieu, à l'Horeb. Là le Seigneur lui apparaît en flamme de feu. Il lui confie la mission de délivrer son peuple de la main des Égyptiens. En même temps, il lui révèle le nom qui lui appartient en propre, le nom sous lequel il veut être adoré, Yahveh : « Je suis Celui qui suis. » Et Moïse fait sortir les Hébreux de la terre d'Égypte, et sur le mont Sinaï il promulgue la loi qu'il a reçue de Dieu, annonce et préparation de la loi évangélique.

Tel est le Moïse de l'*Exode*, livre dont la véracité a reçu des découvertes égyptiennes d'éclatantes confirmations.

Pour Édouard Schuré, Moïse, de son premier nom Hosarsiph, était fils d'une princesse royale, sœur de Ramsès II. Il est initié aux mystères égyptiens et devient prêtre d'Osiris. S'étant

rendu coupable d'un meurtre, il s'exile au delà de la Mer Rouge, dans la région de Madian. Là se trouvait un temple consacré à Osiris, mais où « on adorait aussi le Dieu souverain sous le nom d'Aelohim ». Le grand-prêtre de ce temple, appelé Jethro, « était un homme de peau noire. Il appartenait au plus pur type de l'antique race éthiopienne, qui, quatre ou cinq mille ans avant Ramsès, avait régné sur l'Égypte et qui n'avait pas perdu ses traditions remontant aux plus vieilles races du globe. Jethro n'était ni un inspiré, ni un homme d'action, mais un grand sage. Il possédait des trésors de science entassés dans sa mémoire et dans les bibliothèques de pierre de son temple. » Moïse se soumet près de lui aux expiations rituelles, surtout il peut compléter et contrôler ce qu'il a appris dans les sanctuaires égyptiens. Ainsi il devient « l'organisateur du monothéisme. Par lui ce principe, jusque-là caché sous le triple voile des mystères, sortit du fond du temple pour entrer dans le *circulus* de l'histoire. Moïse eut l'audace de faire du plus haut principe de l'initiation le dogme unique d'une religion nationale et la prudence de n'en révéler les conséquences qu'à un petit nombre d'initiés en l'imposant à la masse par la crainte. »

Il faut dire nettement que tout ce qu'Édouard Schuré ajoute au texte biblique est pure imagination.

Pour un seul détail, il peut se réclamer d'un texte ancien. Dans un passage qui nous a été transmis par l'historien Josèphe (*Contra Apion.* I, 26), Manéthon, qui écrivait au troisième siècle avant l'ère chrétienne, donc à une date postérieure d'environ quinze siècles à Moïse, fait de celui-ci un prêtre d'Osiris, du temple d'Héliopolis, qui aurait changé son premier nom d'Hosarsiph en celui de Moïse, au moment où il adoptait la nationalité juive.

Mais en pareille matière l'autorité de Manéthon est bien suspecte. Dans tout le passage en question, Manéthon montre un parti pris évident contre les juifs. Il voudrait que leurs ancêtres aient jadis été chassés de l'Égypte comme atteints de la lèpre, avec d'autres populations contaminées; et il ne serait pas fâché de leur enlever Moïse, une de leurs gloires les plus hautes. D'autre part, cette origine égyptienne est contre toute vraisemblance. Nous voyons que, dans la suite, Aaron et Marie, frère et sœur de Moïse, lui reprochent d'avoir pris une femme couschite (*Nombres*, XII, I). Qu'aurait eu cette union d'irrégulier, si lui-même était d'origine égyptienne? Mais surtout, au désert, au milieu de leurs révoltes ou de leurs murmures incessants, les Hébreux n'auraient pas manqué de reprocher à Moïse sa nationalité étrangère. C'était là un excellent prétexte pour se soustraire à son autorité. Or, nous ne voyons rien

de tel. Enfin, pourquoi prendre un autre nom égyptien au moment de passer au judaïsme ? Au contraire, soit que le nom de Moïse signifie *sauvé des eaux*, soit qu'il signifie *enfant*, on comprend très bien que la fille du Pharaon l'ait donné à celui qu'elle adoptait[1].

Quant à Jethro, du pays de Madian, il appartenait, autant qu'il paraît, à l'un de ces groupes de Bédouins, tribus demi-nomades, demi-pasteurs, qui habitaient le désert, comme eux de race sémitique, nullement de peau noire. Pasteur, ainsi que tous ses congénères, rien d'étonnant, malgré ce que dit Édouard Schuré, qu'il ait confié la garde de ses troupeaux à ses filles, puis à son gendre. On en fait un grand sage, prêtre d'un temple magnifique. Il nous apparaît dans l'*Exode* comme un homme avisé et de bon sens. Moïse est surchargé de causes à juger. Jethro lui persuade de ne retenir que les causes les plus graves et de laisser le reste à des auxiliaires.

Il pouvait, d'ailleurs, être prêtre d'un culte monothéiste ; et ceci expliquerait comment

1. Dans son exposition doctrinale devant le Sanhédrin, le diacre Étienne dit de même que la fille du Pharaon recueillit Moïse et l'éleva comme son fils. Et ceci précise le sens des mots qui suivent : « Moïse fut instruit dans toute la sagesse des Égyptiens. » (Act. VII, 22.) Il s'agit de la science profane telle qu'elle pouvait s'enseigner à la Cour. Mais quelle aubaine qu'un pareil texte pour Édouard Schuré, s'il l'avait connu ! Il est vrai qu'il estime si peu les textes scripturaires.

Moïse, ami de Dieu, demeure près de lui et prend en mariage une de ses filles. Il y avait certainement, hors du peuple juif, des groupes adorant un Dieu unique et ayant leurs prêtres, tel jadis Melchisédech. Mais que Moïse ait emprunté aux mystères d'Osiris, soit en Égypte, soit près de Jethro, l'idée monothéiste pour en faire le dogme capital d'une religion nationale et le signe de ralliement de tout un peuple, voilà ce qui va contre toutes les données de l'histoire.

En Égypte, « la pluralité des dieux est un fait, elle est partout, sur tous les monuments, dans tous les textes, elle couvre la surface de l'Égypte, elle s'étale dans tous les monuments et sur tous les tableaux... On ne trouverait pas une seule expression qui la blâme, qui la rejette, qui la condamne[1]. » Avec cela, des lueurs de monothéisme, comme dans certaines hymnes à Amon Râ, hymnes d'ailleurs qui n'ont rien de secret. S'il avait existé un enseignement mystérieux nettement monothéiste, des traces en auraient paru, par exemple, dans les rouleaux des morts. Et comme il ne s'y rencontre rien de semblable, il faut dire que l'affirmation de Schuré est purement gratuite[2].

1. Alexis Mallon. *Dictionn. Apol. de la Foi catholique*. Article *Égypte*, t. I, col. 1328.
2. Et combien les magiciens, humiliés par Moïse, se seraient empressés de tourner contre lui une initiation égyptienne quelconque !

Au surplus, il s'agit de comprendre la portée de la révélation sur l'Horeb. Dieu n'annonce pas comme une chose nouvelle qu'il est le Dieu unique. Ne se déclare-t-il pas le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob? Le Dieu qui se manifeste à Moïse est le même qui fut jadis révélé. Il est le Dieu qui fut toujours celui d'Israël. Mais il indique le nom sous lequel il veut être particulièrement honoré des fils d'Israël, et aussi le nom sous la vertu duquel il conduira son peuple hors d'Égypte, en attendant la grande promulgation de la *Loi*.

Dans ce même chapitre, Édouard Schuré parle des hiéroglyphes à trois sens. Il n'y a jamais eu d'hiéroglyphes à trois sens. Les hiéroglyphes furent un procédé primitif d'écriture. D'abord on exprima les idées par des figures, écriture idéographique. Puis on précisa le sens des figures en y joignant quelques signes représentant des sons, équivalents aux lettres de nos alphabets, écriture phonétique. Peu à peu les signes devinrent des lettres. Les occultistes seuls, avec leur manie morbide, voient en tout cela des mystères réservés.

Un mot seulement des étymologies proposées par Édouard Schuré, à la suite de Fabre d'Olivet. Elles révèlent chez l'un et chez l'autre des abîmes d'inconscience. « Le nom d'Isaac, dit-il, par le préfixe *Is*, semble indiquer une

initiation égyptienne, tandis que celui de Jacob et de Joseph laisse entrevoir une origine phénicienne.» Le moindre hébraïsant vous dira que ces noms sont nettement d'origine hébraïque : Isaac signifiant *il rit*, Jacob *celui qui supplante*, Joseph *celui qui croît*. Pour Édouard Schuré le préfixe *Is* indiquerait-il une initiation égyptienne parce qu'il rappellerait la déesse Isis ? Un joyeux fantaisiste expliquait, par un semblable découpage, le nom de *patriarche* donné à Noé. Celui-ci n'avait-il pas eu une *arche* pour *patrie ?* Les étymologies de Schuré sont de ce genre.

Quant à l'initiation égyptienne de Moïse, il n'en est pas fourni même une ébauche de preuve.

Pour résumer ce que la nécessité de suivre notre auteur nous a fait exposer en un ordre quelque peu dispersé, disons qu'on ne peut faire de Rama, de Krishna, d'Hermès, de Moïse, des Initiés qu'au prix d'une affirmation totalement gratuite. Comment ont-ils été initiés ? A quoi ont-ils été initiés ? Ont-ils été initiés à quelque chose ? Tout ce qu'on nous dit là-dessus est, suivant l'expression d'Auguste Barth, « tissu d'inventions ». En outre, Rama, dont on nous raconte l'histoire, est un personnage légendaire. Krishna, s'il est peut-être un héros divinisé, n'a rien du caractère ni du rôle

de sage et de saint que lui prête Édouard Schuré. Hermès ne peut être donné comme l'incarnation de la tradition égyptienne : c'est une création légendaire de l'esprit hellénique. Moïse est le promulgateur de la loi de Yaveh ; nulle part il n'apparaît l'initié qui reçoit d'un autre initié la doctrine secrète avec mission de la transmettre à quelques privilégiés.

Toute la construction d'Édouard Schuré, jusqu'à ce point, apparaît pure fantaisie.

CHAPITRE III

LES MYSTÈRES ANCIENS

Mystères d'Éleusis : ils ne comportent ni dogme ni philosophie. L'Orphisme naît du souci des sanctions d'outre-tombe. Le culte de Mithra et le besoin de purification. — Orphée, personnage de légende. Une prétendue initiation orphique. Les traits évangéliques transportés aux premiers *Initiés*.

Rama, Krishna, Hermès, Moïse manquent de tout titre pour prendre rang dans une galerie d'initiés. De Rama, l'histoire ne nous dit absolument rien. Si l'on veut voir en lui le symbole du conquérant que la plupart des peuples placent à leur origine, cela n'en fait pas, pour autant, un initié. Si l'on admet que Krishna est un personnage réel, ce fut un prince batailleur, beaucoup plus soucieux de ses plaisirs que du mystère des choses. Hermès est une créature légendaire, de date plutôt récente. Les doctrines qu'on met sous son nom ne sortent pas des sanctuaires de Memphis ou de

Thèbes, primitifs réservoirs où tous les initiés auraient puisé. C'est une métaphysique, surtout platonicienne, élaborée à Alexandrie, vers le troisième siècle de notre ère, avec des éléments judaïques et chrétiens. Moïse appartient à l'histoire, et l'histoire le présente comme le législateur du peuple juif. Sa vie et sa doctrine s'étalent au grand jour. Nul document ne laisse soupçonner en lui un initié. Son caractère même répugne à cette qualité. Il est le serviteur de Yaveh : c'est de lui seul qu'il tient tout ce qu'il enseigne; c'est lui seul qu'il interroge pour savoir ce qu'il doit faire.

Donc jusqu'ici on ne nous a montré aucun initié réel. Mais nous allons plus loin, et, si l'on demande à quoi ils auraient pu être initiés, nous disons que cette doctrine mystérieuse, fonds commun de toutes les religions et de toutes les philosophies, clef de tous les mystères, est un pur mythe, un fruit de l'imagination des occultistes. Que des hommes aient tenté, à divers moments, de pénétrer l'essence des êtres, de trouver l'explication ultime des choses, de réduire à l'unité la multiplicité des connaissances, cela s'est rencontré, et les premiers penseurs grecs furent de ces hommes. Mais ce que nous prétendons, c'est qu'on ne peut fournir aucun indice d'une science primitive, source de tous les systèmes, jalousement gardée quelque part, où, par la suite des âges,

certains privilégiés auraient été admis à puiser l'explication dernière des problèmes humains cachée au vulgaire.

Une chose pourrait nous mettre sur la voie de cette science ésotérique, ce sont les *Mystères* antiques, religions secrètes, réservées aux seuls initiés. Les plus célèbres sont les mystères de la Grèce.

Tâchons de voir en quoi consistaient ces mystères.

Trois de ces cultes prirent en Grèce une importance plus considérable[1]. Ce sont, d'abord, les Mystères des Cabites ou d'Hécate, qui se célébraient à Samothrace. On a voulu y voir un legs de l'époque pélasgique. On n'en connaît aucun détail.

Ce sont, ensuite, les Mystères d'Éleusis. On y honorait Déméter, la déesse de la terre, et sa fille Coré ou Perséphone. A ces déesses s'adjoignirent Triptolème, Iaccos, plus tard confondu avec Bacchus, Pluton. Culte non primitif : ni Homère ni Hésiode n'en parlent. Fêtes, sans doute, agraires à l'origine. Mais, remarque M. P. Foucart, le savant historien des *Mystères d'Éleusis*, la terre, nourricière des hommes, est aussi leur tombeau. « Il est

1. Alfred Croiset. *Histoire de la Littérature Grecque*. T. II. chap. VIII. 3e édition, Paris, 1914. — A. Bouché-Leclercq. *Histoire de la Divination dans l'Antiquité*. T. II. passim. Paris, 1879. — P. Foucart. *Les Mystères d'Éleusis*. Paris, 1914.



naturel que les hommes, après avoir invoqué les divinités de la terre, cherchent aussi à se les rendre favorables en vue du séjour qu'ils feront près d'elles. » Au moment où le sacerdoce éleusinien est constitué, c'est surtout la destinée de l'âme après la mort que le culte a en vue. Nombreuses sont les cérémonies purificatoires qui préparent à l'initiation. Celle-ci avait deux degrés. Au premier, l'initié recevait l'assurance qu'il échapperait à tous les périls dans sa descente aux enfers. Au second, il obtenait en plus la certitude d'être bien accueilli par le roi des morts et d'occuper une place privilégiée dans son empire[1]. Aucune trace d'un enseignement moral ou métaphysique. Aucun vestige d'une doctrine sur le secret des mondes, comme le prétend Édouard Schuré, sur l'âme de la nature, l'essence de Dieu, « Jupiter à la fois époux et épouse, Dionysos Verbe manifeste de Zeus, Dieu renais-

1. P. Foucart. *Les Mystères d'Éleusis*, p. 87, 252, 289, 456. Paris, 1914. Foucart admet une influence égyptienne, isiaque sur les Mystères d'Éleusis. De quelle nature est cette influence? Dans un tombeau de la couche la plus profonde, appartenant à une nécropole située sur les pentes d'Éleusis, on a trouvé, au cours des fouilles opérées dans les années 1895-1897, un scarabée et un collier en grains de faïence égyptienne. En Égypte, c'étaient les amulettes qui protégeaient le mort contre les périls de l'autre vie. Une statue d'Isis a été aussi mise au jour. En Égypte, son image veille dans la plupart des chambres funéraires. (Ibidem, p. 19-23.) C'est toujours le même souci de l'immortalité et du salut. Rien qui indique une initiation à une doctrine philosophique.

sant dans l'homme ». — « A vrai dire, écrit M. Maurice Brillant dans son exacte et limpide étude sur les *Mystères d'Éleusis*[1], on n'enseignait à Éleusis ni dogme religieux ni aucune philosophie. »

Saint Hippolyte signale qu'aux cérémonies de l'initiation supérieure, le hiérophante montrait solennellement aux mystes assemblés un épi de blé, symbole du culte de Déméter, souvenir de l'ancien culte agraire. Mais l'impression que surtout l'initié emportait, c'était l'assurance de former aux enfers ces chœurs bienheureux, décrits par Aristophane (*Grenouilles*, 446 et sqq) : « Allons dans les prairies, semées de roses, former selon nos rites ces chœurs gracieux auxquels président les Parques bienheureuses. C'est pour nous seuls que brille le soleil. Ses rayons éclairent les initiés qui ont mené une vie pieuse, également chère aux étrangers et aux citoyens[2]. »

Des Mystères d'Éleusis on peut rapprocher l'Orphisme. On désigne sous ce nom un mouvement religieux, aux origines complexes et obscures, « où semblent se combiner les influences diverses de la Thrace, de la Crète, peut-être de l'Égypte. Nous ne commençons à le saisir dans sa réalité historique qu'au VIe siè-

1. Paris, 1920, p. 173.
2. J. Huby. *Christus*, 3e édition. Paris, 1921, p. 467.

cle avant Jésus-Christ, et déjà son succès est très grand. C'est l'époque où circulent en Grèce, sous le nom d'Orphée, une série d'ouvrages, dont le principal auteur était Onomacrite [1] », d'Athènes, qui vivait sous Pisistrate (mort en 527), à moins qu'il n'en ait été que l'assembleur. Les poèmes orphiques [2] s'inspirent d'une doctrine étrange. Zagreus, fils de Jupiter et de Perséphone, a été mis en pièces, déchiré et dévoré par les Titans. Cependant Pallas a réussi à ravir le cœur de la victime. De ce cœur naît le Dionysos Zagreus. Zeus, en sa colère, frappe les Titans de la foudre. « De leurs cendres sort le genre humain, dans lequel l'élément titanique, principe du mal, s'oppose à l'élément dionysiaque, principe du bien, dérivé du sang de Zagreus [3]. » De là le conflit qui est au cœur de chaque homme. Par une suite de purifications, l'homme s'efforcera de se libérer du principe mauvais pour dégager en lui l'élément divin. Quand l'élément divin triomphera, il verra s'ouvrir devant lui le séjour de la félicité.

« Le rite orphique, dit M. André Boulanger [4],

1. J. Huby, *Christus*, p. 467.

2. Les *Orphica*, réunis dans l'édition donnée par Eug. Abel en 1885, à Leipzig, comprennent 87 hymnes ou morceaux, de valeur très diverse.

3. J. Huby, Ibid., p. 468.

4. *Orphée*. Paris, 1925, p. 34. — Voir les *Mystères de Dionysos et d'Orphée*, par E. Jacquier. *Dictionnaire Apol. de la Foi catholique*, t. III, col. 975-977.

avec son ascétisme et ses purifications, offre les moyens d'effacer cette tache originelle, de triompher de ces dispositions vicieuses et d'assurer à l'initié une immortalité bienheureuse. » Les théogonies compliquées et les spéculations philosophiques, ajoute-t-il, étaient absentes de l'orphisme primitif. Elles ne s'y ajoutèrent que tardivement pour former une sorte de néo-orphisme.

L'apparition de l'Orphisme correspond chez les Grecs à un besoin nouveau de purification, à un souci nouveau ou plus réfléchi des destinées d'outre-tombe. L'heureuse insouciance, telle que nous la dépeint Homère, en des jours non d'une humanité primitive, comme on l'a cru longtemps, mais d'une civilisation déjà raffinée, où les chefs des peuples s'occupaient surtout à goûter le luxe de leurs palais et de leurs tables, à poursuivre la gloire de beaux faits d'armes, ne pouvait avoir qu'un temps. Il arrive que la pensée de l'au-delà, et, tout ensemble, le sentiment d'une faute autrefois commise avec le sentiment des fautes personnelles, assiégent l'esprit des hommes. Quel contraste entre la gravité religieuse d'Eschyle et de Sophocle, le ressort de la terreur, le cycle de Prométhée et d'Œdipe, et l'optimisme d'Homère, coupé seulement de quelques regards douloureux vers l'autre vie. Quand, au xie chant de l'Odysée, Ulysse nous est représenté évoquant l'ombre de Tirésias, il ne

l'interroge pas sur le sort des ombres au pays d'Hadès : il s'informe seulement de Pénélope, de son fils Télémaque, de son vieux père. Au besoin nouveau qui prenait possession des âmes, la religion publique des cités n'a rien à offrir. L'Orphisme se présentera comme un culte orienté tout entier vers le salut et les conditions de l'au-delà.

Il y a environ un demi-siècle, les tombes antiques des environs de Sybaris, dans l'Italie méridionale, et d'Éleutherna, en Crète, ont rendu à la lumière un groupe d'inscriptions grecques, métriques, gravées au IVe et au IIIe siècle avant J.-C. sur des lames d'or. On y a reconnu des copies de poèmes orphiques. On les plaçait, à titre de talismans, dans les tombes des initiés. Ce sont des avis donnés à l'âme du mort pour son voyage d'outre-tombe : Quel chemin suivre ? Quels périls éviter ? Quel mot de passe donner aux gardiens ? Par quelles précautions parvenir au terme ? On indique le discours à adresser aux divinités infernales pour en obtenir entrée dans la région bienheureuse. Ces lamelles d'or rappellent invinciblement les rouleaux des morts usités en Égypte. Mêmes croyances et mêmes rites.

On a voulu voir dans l'orphisme un progrès moral sur les pratiques d'Éleusis. C'est au moins le sentiment de M. Foucart [1]. Tandis que la reli-

1. Ouvrage cité, p. 252-255.

gion d'Éleusis se contente de la purification obtenue par les rites de l'initiation, sans imposer, avant ou après, d'obligations morales, l'Orphisme, avec sa doctrine plus profonde sur la nature humaine où un élément pur est montré engagé dans un élément impur, ne promettrait l'affranchissement qu'à une série de purifications prolongées durant toute la vie, à la lecture et à la méditation des livres orphiques, aux exercices d'une vie ascétique.

C'est aussi un culte de purification que le culte mystérieux de Mithra. Les origines s'en perdent dans la nuit des temps. Si les lyriques grecs du VIe siècle, Ibycos, Simonide et Pindare, sont les premiers à nommer Orphée, « à l'époque inconnue, écrit Franz Cumont, où les ancêtres des Perses étaient encore réunis à ceux des Hindous, ils adoraient déjà Mithra. Les hymnes des Védas célèbrent son nom comme ceux de l'Avesta. » Chose curieuse. Le Mithriacisme ne pénètre dans le monde grec que tardivement, et par une sorte de choc en retour, lorsqu'il eut envahi le monde latin. Mais on le trouve dans tout l'Occident. Quelle doctrine s'enseignait aux Mystères de Mithra? Mithra était en Orient le dieu de la lumière, comme il est devenu en Occident un génie solaire. La lutte se poursuit sur la terre entre le bien et le mal, de même qu'elle se poursuit par l'es-

pace entre la lumière et les ténèbres. La vie est une épreuve et une lutte. Pour en sortir victorieux, il faut observer la loi que la divinité elle-même a donnée aux anciens mages. C'est une loi d'abstinence et de pureté. Mithra dompte le taureau au prix de mille dangers surmontés, symbole des labeurs qui attendent les hommes. Il l'immole de son couteau de chasse qu'il lui enfonce dans le flanc. Du sang et des humeurs de l'animal naissent les herbes et les plantes salutaires aussi bien que les animaux utiles. Ainsi, par le renoncement et la contrainte, le fidèle fait épanouir en lui des fruits de pureté et de sainteté.

Les nombreux monuments mis au jour ont rendu célèbre le rite du Taurobole. Un myste, couché dans une fosse, reçoit le sang de la victime égorgée sur un plancher à claire-voie. Si des rites analogues, dans des cultes primitifs, peuvent avoir pour objet de faire passer en la personne du patient l'énergie de l'animal immolé, dans le milieu mithriaque le baptême sanglant prend une signification plus profonde : il s'agit de communiquer à l'âme une renaissance éternelle[1].

En résumé, l'enseignement des mystères répond surtout à une idée de purification, à un souci de la destinée. Les préoccupations philo-

1. Franz Cumont. *Les Mystères de Mithra*, 3e édition. Bruxelles, 1913, p. 135, 141-142, 190-191, et passim.

sophiques en sont absentes : les théogonies, les systèmes subtils n'y pénètrent que tardivement et n'y occupent jamais qu'une place secondaire. Ce que nous savons des mystères nous défend d'y voir une doctrine universelle qui lèverait les voiles sur le secret dernier des choses, des philosophies et des religions.

ORPHÉE

Cette histoire des Mystères, Édouard Schuré l'expose à son tour. Il attribue tous les mystères en bloc, ceux d'Éleusis et les autres, à Orphée, le cinquième des Grands Initiés. En lui, il salue « le génie animateur de la Grèce sacrée, l'éveilleur de son âme divine,... l'Ancêtre de la Poésie et de la Musique, conçues comme révélatrices de la vérité éternelle ». Autant de mots, autant d'affirmations gratuites ou erronées.

Les mystères d'Éleusis apparaissent indépendants, en leurs origines, du mouvement orphique. S'ils se rejoignirent par la suite, leur source ne peut être dite commune. Quant aux autres mystères, rien ne permet de les ramener à l'orphisme.

On veut voir dans Orphée « le génie animateur de la Grèce », « l'Ancêtre de la Poésie ». Mais bien avant qu'il fût question d'Orphée, les Aèdes chantaient, Homère avait composé ses

divins Poèmes, que la Grèce entière répétait et imitait. Toute la littérature primitive de la Grèce ignore Orphée. On ne le trouve mentionné qu'à partir de Pindare, au VIe siècle avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire environ quatre cents ans après Homère.

Les Grecs en ont fait le dieu de la poésie et de la musique, conséquemment le dieu de la civilisation. Le nom et le culte semblent d'origine thrace. Mais les Grecs étaient trop fins pour s'en imposer à eux-mêmes. Quand ils racontaient la légende merveilleuse d'Orphée, sa descente aux enfers, sa victoire sur les Bacchantes, ils ne voulaient que s'enchanter de beaux mythes. Édouard Schuré, avec cette interprétation massive qu'il donne à tous les symboles, cette lourdeur de trait qu'on trouve partout chez lui sous une couche de faux-brillant, présente Orphée comme un personnage réel; il sait que son nom *Orphée* ou *Arpha* est un nom phénicien qui signifie *celui qui guérit par la lumière*; il l'envoie évidemment à Memphis; il le fait descendre réellement aux enfers; il le fait lutter contre les Bacchantes. Dans une scène de haute fantaisie, il prétend nous faire assister aux rites d'une initiation conférée par Orphée, dans le temple du mont Kaoukaïôn, près des sources de l'Èbre. Orphée dit au jeune disciple :

« Je vais te révéler le secret des mondes,

l'âme de la nature, l'essence de Dieu. Écoute d'abord le grand arcane. Un seul être règne dans le ciel profond et dans l'abîme de la terre, Zeus tonnant, Zeus éthéré... Jupiter est l'époux et l'épouse divine, Homme et Femme, Père et Mère. De leur mariage sacré, de leurs noces éternelles sortent incessamment le Feu et l'Eau, la Terre et l'Éther, la Nuit et le Jour, les fiers Titans, les Dieux immuables et la semence flottante des hommes. »

Voici la seconde initiation : « Zeus est le grand Démiurge. Dionysos est son fils, son Verbe manifesté. » Un jour il voit se refléter dans la bleue profondeur des cieux sa propre image. Il veut la saisir. Elle fuit. Dans son ardeur, il la poursuit, jusqu'à ce qu'il arrive au fond d'une vallée, où il aperçoit la vierge Perséphone. Ravi, il s'arrête, quand les Titans et les Titanides se jettent sur lui et le mettent en pièces. Mais Jupiter foudroie les Titans et Minerve emporte dans l'Éther le cœur de Dionysos qui devient un soleil ardent. Et voici le mystère de la résurrection de Dionysos : les hommes sont la chair et le sang de Dionysos, ses membres qui se cherchent. Nous, les initiés, nous les attirons à nous. Par de célestes incantations, nous reconstituons le corps vivant de la divinité. « Dieu meurt en nous ; en nous il renaît. »

Puis Orphée, après avoir fait assister son

disciple à une fête dionysiaque dans la vallée de Tempé, le conduit dans une crypte où il évoque devant lui Perséphone, la reine des morts, et Dionysos, son époux, « Esprit divin, Verbe de Jupiter, Lumière céleste qui resplendit sous la forme de l'homme ».

On voit à quel point la doctrine qu'Édouard Schuré met dans la bouche d'Orphée diffère de celle que les commentateurs sérieux relèvent dans les mystères et les poèmes orphiques. A des enseignements d'ordre moral, à des rites qui se proposent avant tout de mettre l'âme en assurance de sa destinée dernière, de l'introduire sans risque au séjour de la béatitude, on substitue des doctrines métaphysiques, subtiles et raffinées. Les doctrines sur le secret des mondes, sur l'Être unique, sur le Verbe de Jupiter, sur la Lumière céleste, nous les avons déjà entendu exposer à propos d'Hermès. Elles remontent à l'école d'Alexandrie, au néo-platonisme du quatrième siècle de l'ère chrétienne, encore sont-elles mêlées, chez Édouard Schuré, de concepts pris à la philosophie allemande, aux systèmes évolutionnistes, aux théosophes contemporains. Elles ne peuvent à aucun titre se réclamer d'Orphée ou de l'orphisme primitif.

Ainsi tout ce qu'on nous dit de doctrine des Mystères de la Grèce, doctrine qu'on veut

rattacher à Orphée, est de pure invention. Ainsi apparaît sans fondement cette prétendue science universelle et primitive qui, par le moyen des Mystères, aurait été ouverte aux initiés.

Ajoutons une autre remarque. C'est une erreur capitale, fondamentale, de projeter dans une époque reculée des formules, des notions, des états d'âme qui appartiennent à des temps de beaucoup postérieurs. En particulier, ces locutions de « Verbe de Dieu », de « Lumière céleste », qui gardent jusque dans le néoplatonisme une signification fuyante, encore que peut-être déjà l'influence des livres juifs les ait pénétrées, prennent, sous la plume d'Édouard Schuré, l'aspect de données traditionnelles avec la précision du sens chrétien, conservées dans le trésor d'une science ésotérique où le Christ et saint Jean les auraient puisées. Il constitue de toutes pièces une doctrine primitive où s'alimentent les initiés.

Et pour faire plus sûrement d'Orphée un précurseur du dernier des Grands Initiés qui est Jésus, il transporte chez Orphée des situations, des paroles, des sentiments, dont on ne trouve aucune trace dans la légende, mais que l'Évangile rapporte en nous racontant la vie de Jésus.

Au prêtre qui veut le mettre en garde contre la violence de ses ennemis, « je savais tout

cela, dit Orphée, et tout cela devait arriver... (Et puis) ne suis-je pas avec vous?... Ce n'est pas par les armes, c'est par la parole qu'on défend les dieux. » Et à son disciple : « L'heure de confirmer ma mission par ma mort est venue. Encore une fois, il me faut descendre aux enfers pour remonter au ciel... »

Sous chacune de ces phrases, le lecteur, tant soit peu familiarisé avec l'Évangile, mettra facilement un texte évangélique. Mais les autres prendront du personnage d'Orphée une idée aussi favorable que fantaisiste. Déjà Édouard Schuré en avait agi de la sorte avec Krishna. Ainsi on répand sur les précurseurs de Jésus quelque chose de ce qui est propre à Jésus. Quand on arrivera à Jésus lui-même, on pourra l'appeler le plus grand des Grands Initiés; mais en somme, il apparaîtra comme continuant leur lignée, restant sur leur plan et dans leur ordre.

Le procédé peut être habile; il n'a rien à faire avec la sincérité de l'histoire.

CHAPITRE IV

PYTHAGORE ET PLATON

Pythagore et la science des nombres. Son enseignement. — Platon. Son enseignement. A-t-il été initié à quelque métaphysique occulte ? Le *Timée*. — Que penser de l'existence d'une science primitive ésotérique ?

Pythagore

Avec Pythagore, nous abordons un personnage qui, lui, a figure d'initié... ou d'initiateur. Ce n'est pas que nous soyons très renseignés sur ses faits et gestes. Sa vie a été écrite tardivement par Diogène Laërce, Porphyre, Jamblique, qui appartiennent, selon toutes les apparences, au IIIe siècle de l'ère chrétienne; et les détails rapportés par ces auteurs sont souvent inconciliables. A défaut de dates précises, on peut au moins affirmer que la période la plus active de la vie de Pythagore se place dans la seconde moitié du VIe siècle avant le Christ. Il naquit à Samos. La tradition lui attribue de

grands voyages, dont quelques-uns sont au moins suspects, par exemple ceux qui le menèrent jusque chez les Druides. Dans la force de l'âge, il quitta Samos et vint dans la Grande-Grèce, à Crotone, où il fonda l'école à laquelle il attacha son nom. L'esprit dorien lui offrait un sol favorable. Après Crotone, Tarente, Métaponte et Caulonia embrassèrent son enseignement et ses réformes qui s'achevaient, dans la cité, par une sorte de gouvernement des meilleurs. Suivant les uns, il aurait péri dans une révolution sanglante à Crotone. Suivant d'autres, il aurait fini paisiblement sa vie à Métaponte [1].

La science qui devait illustrer Pythagore est la science des nombres. Pythagore, comme les adeptes de l'Orphisme, cultivait avec ardeur la musique. En expérimentant avec une corde tendue sur une caisse de résonance, est-il raconté, et un chevalet mobile qui permettait de partager la corde en parties de longueurs diverses, il s'aperçut que la hauteur des sons était en relation avec la longueur de la corde vibrante. Cette chose jusque là insaisissable, indéterminable, et pour ainsi dire immatérielle qu'est le son, était soumise à la loi du nombre. Le nombre devenait l'expression de la loi uni-

1. Alfred Croiset. *Histoire de la Littérature Grecque*, t. II, p. 517-518.

verselle : il devenait, par voie de conséquence, l'essence même des choses. Les qualités des êtres naissent de la combinaison et de la proportion des nombres. Cette proportion est admirable dans l'Univers. Proclamant cette proportion, Pythagore, le premier selon la tradition, appela l'Univers *Kosmos*, c'est-à-dire *Ordre*. Et l'harmonie du nombre n'est pas un vain mot. Les astres sont distants d'un centre commun selon des intervalles équivalents à ceux des notes de musique. « Les nombres qui mesurent l'harmonie de la flûte du pauvre berger se reproduisent dans l'harmonie des astres et retentissent dans les profondeurs immenses du ciel[1]. » C'est le chant des sphères. Leur révolution forme un concert silencieux pour nous, mais dont un jour nous entendrons la céleste musique.

Seule réalité, le nombre prend aussi une valeur morale. Telle modification des nombres est la justice, telle autre est la convenance. Avant Pythagore, il y avait, d'ailleurs, on l'a remarqué, une tradition de la sainteté du nombre. Homère aime à énumérer les dieux par groupes de trois. Dans le nombre des victimes expiatoires, des libations, des Grâces, des Parques, des Muses, le chiffre *trois* et son carré

1. A.-Ed. Chaignet. *Pythagore et la Philosophie Pythagoricienne*. Paris, 1874, t. II, p. 155.



neuf jouent un rôle important. Pour Pythagore, le nombre parfait semble avoir été *dix*[1].

Dans quelle mesure, la mathématique entrait-elle dans la formation de ses disciples, il est impossible de le dire. Nous savons au moins combien cette formation était exacte. Du lever au coucher, toutes les actions étaient réglées. Les *Vers dorés*, dits de Pythagore, mais œuvre d'un disciple — le maître n'a rien laissé ou même, peut-être, n'a rien écrit — nous ont conservé l'examen de conscience que le fidèle pythagoricien doit faire avant de s'endormir : « En quoi ai-je péché ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je omis de faire ? Commençant dès le début, parcours toutes tes actions. Gourmande-toi du mal commis ; réjouis-toi du bien opéré. » Avec le maître, les disciples menaient une sorte de vie conventuelle : les repas se prenaient en commun ; on pratiquait certaines abstinences ; le costume était réglé. D'ailleurs les préceptes d'une morale élevée ne manquaient pas, sur l'honneur dû aux dieux, la douceur envers les autres, la justice, la chasteté. Et chose notable pour les temps antiques, les femmes aussi bien que les hommes étaient conviées à mener cette vie de

1. Th. Gomperz. *Les Penseurs de la Grèce*, t. I, p. 112-117. — Sur les doctrines de Pythagore, on peut consulter A. Delatte, *La Vie de Pythagore par Diogène Laërce*, Bruxelles. 1922, p. 194-232; et *Essai sur la Politique Pythagoricienne*. Liège, Paris, 1922, p. 57-70.

justice et d'ordre. La docilité respectueuse des disciples se traduisait par une formule qui coupait court à toute discussion : « Le Maître l'a dit. Αὐτὸς ἔφα ! »

Heureuse rencontre pour Édouard Schuré ! S'il y a dans l'occultisme une doctrine authentique, c'est celle de la valeur des nombres pris en eux-mêmes. Une grande partie des procédés divinatoires, des interprétations textuelles de la Kabbale reposent sur la combinaison des nombres. Édouard Schuré avait enfin une matière pour façonner une figure d'initié moins irréelle, moins fantaisiste. Il n'avait qu'à s'attacher à mettre en relief chez Pythagore cette passion, ce culte de la mathématique, à montrer comment le nombre était le centre de son enseignement ésotérique.

Il n'apparaît pas que notre auteur se soit aperçu de cette bonne fortune. Ou s'il s'en est aperçu, il l'a négligée. Il consacre à la science des nombres, chez Pythagore, d'abord une demi-page, puis, trois pages qu'il faut réduire à quelques lignes pour la part qui revient à Pythagore. Et cela, dans la monographie la plus développée du volume : elle y compte un peu plus de cent trente pages. Tout le reste des considérations doctrinales est un développement qui n'a rien à voir avec ce que nous savons de la philosophie pythagoricienne. Se-

lon un procédé habituel, ces considérations se mêlent à un récit dramatique, conçu à la façon d'un roman-feuilleton, où les données de la légende et de l'imagination inventive du narrateur sont proposées avec une intrépide assurance.

Sans doute, on racontera longuement la formation que Pythagore donnait à ses disciples. Par là, il apparaît un initiateur, au sens large du mot, celui qui ouvre aux esprits des vues nouvelles. Mais est-il un initié au sens occultiste? Est-il l'homme qui a pénétré jusqu'à la racine commune des chose? L'homme à qui a été révélé le mystère dernier, explication de tous les mystères? Édouard Schuré nous dit que Pythagore, au sortir des sanctuaires de l'Égypte et de Babylone, « savait que toutes ces religions étaient les rayons d'une même vérité, tamisés par divers degrés d'intelligence et pour divers états sociaux. Il tenait la clef, c'est-à-dire la synthèse de toutes ces doctrines dans la science ésotérique. » On ne voit rien de tel dans ce qui nous est rapporté de Pythagore et des Pythagoriciens. La science des nombres qu'ils cultivaient allait moins à décomposer ou à construire le monde qu'à régler la vie. A leurs yeux, la mathématique valait surtout pour son application à l'âme humaine où elle introduisait l'harmonie. Et l'enseignement du maître n'était pas celui qu'un initié confie à l'oreille

d'un autre initié. Assurément, il exigeait de son disciple la bonne volonté et la docilité ; mais nulle part on ne voit qu'il l'astreignait au secret C'était à toute la jeunesse d'une ville qu'il s'adressait. Et il voulait que sa doctrine passât dans la vie publique.

Mais Édouard Schuré se réjouit de pouvoir, à la suite de Pythagore, « pénétrer jusqu'au cœur de la doctrine théosophique, arcane des religions et des philosophies, et soulever un coin du voile d'Isis, à la clarté du génie grec ». Voyons quelques-unes des vérités mystérieuses qui nous sont ainsi révélées.

L'adoration de l'homme aryen se porta dès l'origine de la civilisation vers le soleil comme vers la source de la lumière, de la chaleur et de la vie. Mais lorsque la pensée des sages s'éleva du phénomène à la cause, ils conçurent, derrière ce feu sensible et cette lumière visible, un feu immatériel et une lumière intelligible. Ils identifièrent le premier avec le principe mâle, avec l'esprit créateur ou l'essence intellectuelle de l'univers, et la seconde avec son principe féminin, son âme formatrice, sa substance plastique. Cette intuition remonte à un temps immémorial. (P. 293.)

Ceci est une pure rêverie d'Édouard Schuré ; il n'est trace de cela dans les écrits pythagoriciens.

Vient un long développement sur la lumière astrale, cette lumière dont parle Moïse quand

il rapporte la parole d'Elohim : « Que la lumière soit ! Et la lumière fut. »... C'est un fluide impondérable partout présent, et pénétrant tout, reconnu par la physique moderne. C'est le véhicule de la divination, telle que jadis elle s'exerçait à Delphes. Mais au temps de Pythagore, les oracles de Delphes avaient perdu de leur antique renommée. Pythagore leur insuffla une vie nouvelle, en créant Théocléa pythonisse. (P. 294-310.)

Édouard Schuré prête encore ici gratuitement ses conceptions à Pythagore. Rien chez celui-ci qui fasse même soupçonner une créance à la lumière astrale.

Dans le fond des mystères antiques, on ramenait tous les dieux au Dieu unique et suprême. Cette révélation avec toutes ses conséquences devenait la clef du Kosmos. (P. 322.)

Nous avons vu que la doctrine des mystères antiques portait sur un autre sujet : la purification et la destinée de l'âme. C'est gratuitement qu'on attribue ce monothéisme formel à Pythagore. Les écrits des Pythagoriciens attestent chez eux et chez leur maître, avant tout, une préoccupation morale. Leur doctrine sur la divinité est vaguement panthéistique et n'occupe dans le système qu'une place secondaire.

L'âme provient du fluide cosmique (p. 333). L'âme est un *double éthéré* du corps qui renferme en

lui-même un esprit immortel. L'esprit se construit et se tisse, par son activité propre, son corps spirituel. (P. 350-351.)

Pythagore avait de l'âme une tout autre notion, conforme à sa mathématique universelle. Il faisait de l'âme une figure parfaite, celle qui jouit des plus hautes propriétés; et nulle figure n'est plus parfaite que le carré ou le tétragone : c'est dans le tétragone que brille l'image de l'essence divine, que se manifeste l'ordre parfait.

Inutile de poursuivre plus avant. Toutes les doctrines ésotériques qu'Édouard Schuré attribue à Pythagore, il les lui attribue pour les seuls besoins de sa cause. Il a rassemblé dans ce chapitre les principaux articles du Credo occultiste, et d'une façon massive, il les met au compte de Pythagore. Le procédé est facile : il apparaît d'une probité contestable [1]. D'autant

1. De même on ne peut voir dans les *Vers dorés* de Pythagore qu'un recueil de sentences morales. Fabre d'Olivet en a tiré ou mieux y a superposé une fumeuse théorie de l'origine du bien et du mal. Édouard Schuré renvoie à l'œuvre de Fabre d'Olivet comme à un commentaire admirable. — Un exemple entre mille des *à peu près* de Schuré. « Aristote dit positivement, écrit-il, que les Pythagoriciens croyaient au mouvement de la terre autour du soleil. » (Ouvrage cité, p. 339.) Aristote dit que les Pythagoriciens croyaient que la terre tourne autour du feu qui est au centre du monde et c'est ainsi qu'elle produit le jour et la nuit. (*Traité du Ciel*, l. II, chap. XIII.) D'après les derniers mots, le mouvement de la terre ne peut s'entendre que d'une évolution autour d'un axe se confondant avec l'axe de la terre. Affirmation certes géniale, mais qu'il convient de ne pas dénaturer.

qu'Édouard Schuré avait en mains l'étude consciencieuse publiée en 1874 sur Pythagore par A.-Ed.-Chaignet. Puisqu'il renvoie en note à ce travail, il aurait pu y prendre une idée plus réelle de son personnage.

En bref, nous ne savons pas si Pythagore fut un initié. En tous cas, nous ne savons rien de l'initiation qu'il a pu recevoir. Rien de ce que nous connaissons de son enseignement ne rappelle la doctrine occultiste qui lui est prêtée. Disons qu'il paraît avoir été un merveilleux animateur, un homme religieux, un sage. Cela suffit à sa gloire.

Platon

Au moment de parler de Platon, Édouard Schuré précise de nouveau le point de vue auquel il n'a cessé de se placer.

« Après avoir tenté de faire revivre en Pythagore le plus grand des initiés de la Grèce, et, à travers lui *le fond primordial et universel* de la vérité religieuse et philosophique, nous pourrions nous dispenser de parler de Platon qui n'a fait que donner à cette vérité une forme plus fantaisiste et plus populaire. Mais voici la raison qui nous arrêtera un moment devant la noble figure du philosophe athénien. Oui, il y a *une doctrine mère et synthèse des religions et des philosophies*. Elle se développe et s'ap-

profondit dans le cours des âges... Orphée est l'initié de l'aurore, Pythagore celui du grand jour, Platon celui du couchant de l'Hellénie... Avec lui, nous allons pénétrer encore une fois et par un chemin nouveau à travers les avenues du sanctuaire jusqu'au *cœur du temple*, à la contemplation du *grand arcane*. »

Voilà ce qu'on nous promet. Ce qu'on nous donne, c'est une courte notice biographique de Platon, quelques réflexions sur la mort de Socrate, un exposé imaginatif des mystères d'Éleusis, et, au milieu de cela, quatre pages sur la doctrine platonicienne. Dans ces quatre pages, on assure que rien n'est plus facile que de retrouver les divers points de la doctrine ésotérique chez Platon et de découvrir les sources où il a puisé.

« La doctrine des idées types des choses, dit notre auteur (p. 416), exposée dans *Phèdre*, est un corollaire de la doctrine des *Nombres sacrés* de Pythagore. » — Mais nullement. Les Idées platoniciennes subsistent en dehors des choses ; ce sont les exemplaires sur le modèle desquels les choses sont façonnées. Les nombres pythagoriciens entrent dans la composition des choses mêmes, constituent leur essence. Le corollaire du pythagorisme est un vague panthéisme ; le corollaire du platonisme est un dualisme énergique. « Le *Timée*, ajoute-t-on, donne une exposition très confuse et très

embrouillée de la cosmogonie ésotérique. » — La cosmogonie, que renferme le *Timée*, est d'une nature spéciale. C'est, avant tout, outre une étude du composé humain, une Astronomie avec une ébauche de Météorologie, surtout une théorie du lieu et des éléments construite à l'aide des mathématiques et de la géométrie. Mais en quoi cela a-t-il quelque chose d'ésotérique ? Platon a utilisé en mathématicien et en poète les connaissances d'Euclide, celles des savants pythagoriciens, quelques découvertes, semble-t-il, toutes récentes de son ami Théétète, dont il a voulu tirer partie, dit le dernier et savant éditeur du *Timée*, « avec le souci d'actualité qui lui est propre [1] ». En cet exposé, où les découvertes nouvelles se mêlent aux données traditionnelles, Platon n'a nullement la prétention de construire « une doctrine mère et synthèse des religions et des philosophies », de pénétrer « jusqu'au cœur du temple, jusqu'à la contemplation du grand arcane ». Pour « confuse et embrouillée » que puisse paraître la doctrine du *Timée*, elle n'a rien de commun avec celle que nous avons entendu Édouard Schuré nous proposer sous le nom d'Orphée et de Pythagore et que Platon ne ferait que compléter.

« Quant à la doctrine de l'âme, de ses mi-

1. Albert Rivaud. *Timée*. Collection Budé. Paris, 1925. P. 28.

grations et de son évolution, elle traverse toute l'œuvre de Platon », nous est-il assuré. — Oui, mais est-ce une doctrine ésotérique ? On s'accorde à dire que la doctrine de la transmigration des âmes date en Grèce de Pythagore. C'est à lui que Platon l'a empruntée. D'où Pythagore l'aurait-il tirée lui-même ? Sans doute des religions d'Asie. Il est remarquable que l'Égypte où l'on voit le réservoir des plus antiques traditions de l'humanité, dans les sanctuaires de laquelle les occultistes vont chercher le secret profond des mystères, admettait — et avec quelle force ! — la survivance de l'âme, mais nullement la transmigration des âmes ou la métempsychose.

Enfin, au dire d'Édouard Schuré, Platon, enchaîné par « le serment des mystères » qui « lui fermait la bouche », aurait remplacé dans son enseignement public la Triade et la Tétrade sacrée de Pythagore par les trois concepts du Vrai, du Beau et du Bien, « trois rayons partis du même foyer, qui, en se joignant, reconstituent ce foyer même, c'est-à-dire Dieu ».

Que d'assurances hasardeuses, pour ne pas dire plus, en tout cela ! La Triade ou la Tétrade, selon laquelle les Pythagoriciens construisaient la divinité, n'avait d'autre sens que la perfection même du nombre trois et du nombre quatre. Tout ce qu'on ajoute ici à

cette notion est invention pure[1]. Dire que chez Platon, les Idées de Vrai, de Beau, de Dieu, sont trois rayons égaux qui décomposent Dieu et reconstituent Dieu, c'est trancher bien vite un problème que les platonisants estiment beaucoup moins simple. La pensée de Platon serait bien plutôt d'identifier la notion de divinité avec l'Idée de Bien suprême, idée à laquelle conduiraient, comme deux échelons, l'Idée du Vrai et l'Idée du Beau.

Au terme de ce bref examen, on se demande si notre historien des religions a jamais ouvert un Dialogue de Platon.

Pour nous, la vie et l'œuvre de Platon nous semblent offrir une importance capitale à qui veut pénétrer quelque chose de cet enseignement mystérieux dont on parle avec tant d'assurance. Esprit essentiellement curieux, avide de connaître, Platon a interrogé toutes les sources du savoir soit dans sa patrie, soit à l'étranger. Il s'est senti attiré particulièrement vers l'Égypte et les écoles pythagoriciennes de la Grande Grèce. Qu'en a-t-il rapporté ? A lire ses écrits, une mathématique et une politique. Pas une allusion à une mystérieuse synthèse des religions et des

1. Nous mettons d'ailleurs au défi n'importe quel lecteur de comprendre les pages 332-337 des *Grands Initiés*, pages capitales où est exposée la doctrine dite pythagoricienne sur l'âme et sur Dieu.

philosophies. On connaît le nom de deux, au moins, des mathématiciens qu'il a fréquentés, Théodoros et Archytas. Si l'Égypte lui présentait d'admirables applications de la science des nombres à l'architecture, à l'arpentage, à l'astronomie, il trouvait à Tarente un amour désintéressé de la spéculation mathématique, un goût de l'harmonie des nombres qui se changeait en culte. En Égypte, à Syracuse, à Tarente, il rencontrait une certaine forme de gouvernement, une répartition du peuple en castes ou en groupements, une place privilégiée faite aux sages, à l'élite intellectuelle, des lois conçues avec sagesse et gardées avec respect, un système d'éducation méthodiquement organisé. Voilà où se formait l'auteur de la *République* et des *Lois*.

En même temps, s'il devait aux Éléates, aux Sophistes, surtout à Socrate, l'opposition de l'être à l'apparence, de l'un au multiple, il empruntait aux doctrines orphiques et pythagoriciennes la notion du dualisme universel, aboutissant à un effort universel : l'âme, l'immortelle Psyché, opprimée par le corps et aspirant à s'en dégager, l'esprit souillé par la chair et travaillant à se purifier, la splendeur de l'Idée obscurcie par l'infirmité des objets individuels, mais appelée à rayonner pure un jour, la diffusion du Bien en soi contrainte par la malice des choses, mais destinée à vain-

cre. La doctrine platonicienne qui proclame le triomphe final de l'Idée souveraine de Bien est l'achèvement de la doctrine orphique et pythagoricienne de la purification.

Il n'y a pas trace d'autre initiation reçue par Platon[1].

Que si maintenant, avant d'arriver à Jésus, nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur les Grands Initiés dont on a prétendu nous peindre la série, nous remarquons que trois seulement ont eu une existence réelle : Moïse, Pythagore, Platon. Les autres, Rama, Krishna, Hermès, Orphée sont des mythes. Aucun ne répond à des données établies. Le caractère et l'enseignement de ceux des personnages qui ont un nom dans l'histoire sont gravement dénaturés. Quant aux personnages légendaires, tels qu'ils sont présentés, ils ne peuvent prétendre symboliser un

1. Mentionnons un détail curieux au sujet de l'opinion de Platon sur l'Égypte et sa science. Au début du *Timée*, Platon rapporte le propos célèbre d'un prêtre égyptien à Solon : « Vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants. » Et le prêtre s'explique : c'est qu'en Grèce et dans les autres pays, une suite de cataclysmes a fait périr, à diverses époques, toutes les traces des anciennes civilisations ; l'Égypte, au contraire, a eu le privilège d'être épargnée. Ainsi les lois égyptiennes qu'il révèle à Solon sont les lois même d'Athènes d'il y a neuf mille ans. — Nous voulons bien que ceci ne soit, de la part de Platon, qu'un tour ingénieux pour mieux faire accepter de ses concitoyens les réformes politiques qu'il médite. Il reste que son culte pour la sagesse égyptienne a des limites et qu'avant tout il est grec.

certain mouvement religieux, une certaine évolution de la pensée religieuse et philosophique qui serait rapportée à leur temps.

Surtout, il reste à démontrer que les uns et les autres ont été mis en contact avec un mystérieux dépôt de traditions religieuses, une source commune et cachée d'où toutes les religions et toutes les philosophies auraient pris naissance. De cela il n'a pas été fait un commencement de preuve. Or, c'est tout l'objet du livre d'Édouard Schuré. Sur l'existence de cette source mystérieuse, sur l'initiation qui, dans la suite des âges, aurait été communiquée à quelques privilégiés, aucun indice ne nous est fourni. De tout temps on a admis que Moïse, Pythagore, Platon ont été mis en relation avec la science de l'Égypte. Mais que l'objet en soit sacré ou qu'il soit profane, tout tend à montrer qu'il s'agit d'un enseignement avoué, public, nullement réservé, sans prétention à une transcendance mystérieure.

De bonne heure, en occident, les Mystères vinrent s'ajouter aux cultes officiels. Ceux-ci avaient surtout en vue de célébrer les fondateurs, les protecteurs, les héros de la cité. Les Mystères s'offraient à satisfaire les besoins religieux de l'âme individuelle : sentiment de la faute, désir de la purification, souci de l'au-delà. Ils lui apportaient des espérances ou des assurances religieuses, non une métaphysique

telle que serait celle de l'occultisme ou du théosophisme moderne. Quant aux pratiques et aux croyances, importées de l'Égypte ou de l'Asie, elles semblent n'avoir eu dans leurs pays d'origine rien de mystérieux : elles faisaient partie de la religion commune et publique. Ainsi, de nos jours, les hindouistes s'accordent de plus en plus à dire, quoi que prétendent les théosophes, qu'il ne se donne au fond des pagodes hindoues ou dans la cellule des Yogin aucun enseignement spéculatif ésotérique différent de l'enseignement public. Ce qui leur est propre, ce sont des pratiques ascétiques et un entraînement intense vers les états de l'extase.

L'existence de cette science mystérieuse, vieille comme le monde, profonde comme la vérité, source commune de toutes les religions et de toutes les philosophies, est un mythe, une invention imaginative sans réalité. Conséquemment, mythe et fantaisie pure est ce caractère d'initié donné à quelques personnages de la légende ou de l'histoire. La science même à laquelle ils auraient été initiés fait défaut.

CHAPITRE V

JÉSUS ET LES ESSÉNIENS

A quel point Édouard Schuré se sépare de Strauss et de Renan. Textes de Pline l'Ancien, de Philon, de Josèphe sur les Esséniens. — Esséniens et Pharisiens. Opposition entre leur doctrine et celle de Jésus. A Engaddi. Enseignement moral, non spéculatif. Scène d'initiation. Christ théâtral. La vérité et la vie religieuses sont en profondeur. Le Merveilleux et le Divin. Les annonciateurs. Jésus lumière essentielle.

Le dernier et le plus grand des Initiés, que nous présente Édouard Schuré, est Jésus. Dès l'abord, l'auteur tient à prendre position. Il ne sera pas de l'école historique de Bauer et de Strauss, qui regarde le récit évangélique comme une légende sortie de l'imagination populaire. Il ne veut pas davantage être de l'école psychologique de Renan, selon qui Jésus devient le Messie sans le vouloir et presque sans le savoir. C'est à la « lumière ésotérique, flambeau intérieur de toutes les religions véritables,

vérité centrale de toute philosophie féconde », qu'il tentera « de reconstruire la vie de Jésus dans ses grandes lignes, en tenant compte de tout le travail antérieur de la critique qui a déblayé le terrain ».

La reconstruction qui nous est promise de la vie du Christ commence par ces mots : Jésus « naquit probablement à Nazareth ». Mauvais début pour une biographie de Jésus. Saint Matthieu et saint Luc disent formellement qu'il est né à Bethléem : il n'y a aucune raison, grande ou légère, de rejeter leur témoignage. Mais Renan a écrit : « Jésus naquit à Nazareth, petite ville de Galilée, qui n'eut avant lui aucune célébrité. » Il n'en faut pas davantage à Édouard Schuré pour contredire les Évangélistes. Il ajoute en note : « Il ne serait nullement impossible que Jésus fût né à Bethléem par une circonstance fortuite. Mais cette tradition semble faire partie du cycle de légendes postérieures sur la sainte famille et l'enfance du Christ. » Nous voilà en plein, dès l'abord, dans les libertés que s'accorde avec le texte évangélique l'école de Bauer et de Strauss. Alors, pourquoi cette protestation du début?

L'auteur poursuit : « Ce fut certainement dans ce coin perdu de la Galilée que s'écoula son enfance et que s'accomplit le premier, le plus grand des mystères chrétiens : l'éclosion de l'âme du Christ. » Et un peu plus loin :

« Les âmes profondes et tendres ont besoin de silence et de paix pour éclore. Jésus grandit dans le calme de la Galilée. Ses premières impressions furent douces, austères et sereines. » Ceci, c'est du Renan, du Renan simplifié, décanté, décoloré. Et cependant on vient de protester qu'on n'imitera pas Renan dans ses inductions aventureuses ! Ce qui suit ne nous éloigne de la manière de Renan que pour la forme, où se trouve, il est vrai, la force de l'auteur de la *Vie de Jésus*.

« La première grande commotion » vint à Jésus de son voyage à Jérusalem avec ses parents, dont parle saint Luc. Dans le récit d'Édouard Schuré, nous n'apercevons pas l'enfant s'attardant au temple au milieu des docteurs, les interrogeant et les enseignant. Mais il parcourt les portiques et les cours dont il considère l'immensité et les magnificences ; il parcourt les quartiers populaires de la ville, les environs désolés de la cité, les bords de la fontaine de Siloé ; il y rencontre la foule des misérables...

« Un besoin irrésistible le forçait à regarder au fond de leurs yeux, à en boire toute la douleur. Les uns lui demandaient secours ; d'autres étaient ternes et sans espoir ; d'autres, hébétés, paraissaient ne plus souffrir. Mais combien de temps avait-il fallu pour qu'ils devinssent

ainsi ? Alors Jésus se dit : A quoi bon ce temple, ces prêtres, ces hymnes, ces sacrifices, puisqu'ils ne peuvent remédier à toutes ces douleurs ? Et soudain, comme un torrent grossi de larmes sans fin, il sentit affluer à son cœur les douleurs de ces âmes, de cette ville, de ce peuple, de toute l'humanité. Il comprit que c'en était fait d'un bonheur qu'il ne pouvait communiquer aux autres. Ces regards, ces regards désespérés ne devaient plus sortir de sa mémoire. Sombre fiancée, la Souffrance marchait à ses côtés et lui disait : Je ne te quitterai plus ! »

Ceci et tout ce qui sera dit, par la suite de l'âme de Jésus, c'est encore du Renan, transposé par un élève appliqué, qui remplace par la grandiloquence et des couleurs crues la mollesse fluide de son modèle. Mais le thème est identique : l'idée d'une mission qui germe dans l'âme de Jésus, qui s'impose à lui ; deux phases dans sa vie, le paradis galiléen, puis la tragédie de la vie publique. Nous pourrions reprendre contre la psychologie fantaisiste d'Édouard Schuré ce qui a été dit contre la psychologie fantaisiste d'Ernest Renan, opposer aux invraisemblances et aux falsifications d'un portrait imaginaire les traits incontestablement historiques que retracent les Évangélistes. Nous nous contenterons de renvoyer à une des

dernières et des plus précises rectifications qui ont paru : *La vie de Jésus d'après Renan*, par le R. P. Lagrange, de l'École Saint-Étienne à Jérusalem. Il importe de s'arrêter devant ce qui, dans le livre des « Grands Initiés », est propre à l'occultisme et ce qui doit faire de Jésus un initié.

Tandis qu'il regagne « les cimes lumineuses de la Galilée », Jésus demande à son Père de savoir comment guérir, comment sauver le peuple misérable qu'il a entrevu. « Ce qu'il voulait savoir, il ne pouvait l'apprendre que chez les Esséniens. » Jésus ira donc chez les Esséniens pour s'y faire initier. Nous touchons ici au point central de la vie du Christ telle que les occultistes la conçoivent. Pour que Jésus ait été un initié, il faut qu'il ait reçu quelque part communication de ce trésor de traditions jalousement conservées et transmises d'âge en âge à quelques privilégiés. Ce sera chez les Esséniens que lui aura été faite la grande révélation.

Mais avant d'examiner le récit d'Édouard Schuré, voyons ce qu'on sait des Esséniens d'après les documents authentiques. Nous nous permettrons de citer un peu longuement ces documents, parce qu'ils sont moins accessibles à la masse des lecteurs et qu'il est nécessaire, en ce point capital, que chacun

puisse porter un jugement sur pièces contrôlées.

Il existe, au sujet des Esséniens, trois sources primitives, sans plus : un texte de Pline l'Ancien, deux textes de Philon, un texte de Josèphe. Tous les auteurs qui ont parlé des Esséniens n'ont pu que transcrire ou paraphraser ces essentiels documents.

Voici d'abord ce que raconte Pline l'Ancien (23-79 de l'Ère chrétienne) :

« A l'occident (du lac Asphaltite), mais là où les exhalaisons ont cessé d'être nuisibles, habitent les *Esséniens*, nation solitaire, merveille unique au monde, sans femmes, sans volupté, sans argent, n'ayant de société que celle des palmiers. Incessamment, par l'arrivée de recrues du dehors, leur troupe se renouvelle, car nombreux sont ceux qui, fatigués de la vie, viennent, portés par le flot de la fortune, désireux de partager leur existence. Ainsi à travers des milliers de siècles, chose incroyable, subsiste un peuple où personne ne naît. Tant est fécond pour lui le dégoût que d'autres ont de la vie. » (*Histoire naturelle*, v, xv, 17.)

Philon, philosophe juif de l'École d'Alexandrie, qui naquit vers l'an 30 avant le Christ, est à la fois plus abondant et moins romanesque.

« La Syrie palestinienne, dit-il, est fertile,

elle aussi, en fruits de vertu : la race très nombreuse des juifs la peuple. Quelques-uns de ceux-ci portent le nom d'*Esséniens*. Ils sont, à ce qu'il me semble, plus de quatre mille. Vrais modèles de sainteté, ils adorent excellemment Dieu : ils n'immolent pas d'animaux, mais ils s'efforcent de consacrer à Dieu toutes leurs pensées. Ils habitent des villages, fuyant les villes à cause des mauvais mœurs qui s'y rencontrent... Les uns cultivent la terre, d'autres s'adonnent aux métiers pacifiques... Ils ne thésaurisent ni or ni argent... Ils se procurent seulement ce qui est nécessaire à la vie... On ne trouve chez eux pas d'armurier, pas d'artisan appliqué aux œuvres de la guerre... Chez eux, il n'y a pas d'esclave, mais tous sont libres et ils se servent les uns les autres. Ils condamnent les maîtres, non seulement parce qu'ils sont injustes en violant l'égalité, mais parce qu'ils sont impies en violant la loi de la nature qui, comme une mère, a engendré tous les hommes comme de vrais frères.

« Dans la philosophie, ils abandonnent aux discoureurs la logique comme n'étant pas nécessaire à l'acquisition de la vertu ; ils abandonnent aux rêveurs la physique comme étant trop haute pour l'humaine nature ; ils n'en gardent que ce qui a pour objet l'existence de Dieu et l'origine de l'univers. Quant à la morale, ils y donnent tous leurs soins, s'y exer-

çant selon les lois de leurs pères... Ils étudient ces lois surtout le septième jour, car ils tiennent ce jour pour sacré, laissant de côté tous travaux et se rendant aux lieux saints appelés synagogues. Là, ils s'asseyent rangés selon leur âge, les plus jeunes aux pieds des anciens. L'un prend les livres et les lit. Un autre, parmi ceux qui ont le plus d'expérience, explique les passages obscurs ; car, chez eux, la plupart des enseignements philosophiques sont donnés selon l'ancienne méthode, sous forme symbolique. On leur enseigne la piété, la sainteté, la justice, l'économie domestique, le bon gouvernement, la science des choses qui sont vraiment bonnes, de celles qui sont mauvaises et indifférentes, ce qu'on doit choisir, ce qu'il faut éviter. On se sert, à ce dessein, de trois sortes de règles, se rapportant à l'amour de Dieu, à l'amour de la vertu, à l'amour des hommes. L'amour de Dieu leur prescrit de rester pur, de ne pas jurer, de ne pas mentir, de croire que la divinité est la source de tous les biens et d'aucun mal. L'amour de la vertu comprend le mépris des richesses, de la gloire, du plaisir, la continence, l'endurance, la simplicité, la bonne humeur, la modestie... L'amour des hommes entraîne la bienveillance, surtout l'esprit de communauté. La maison de chacun est la maison de tous ; elle est ouverte aux membres de la

société qui viennent d'ailleurs. De même, la bourse est commune, les vêtements sont communs, la nourriture est commune à tous ceux qui mangent ensemble... Les salaires sont mis en commun... Malades et vieillards sont soignés par la communauté.

« Voilà les athlètes de la vertu tels que peut les façonner une philosophie qui ne fait pas parade des mots grecs ; les exercices qu'elle recommande, ce sont les belles actions... Nul tyran cruel et nul ennemi hypocrite n'a pu venir à bout de cette société d'Esséniens ou de saints...; mais ils ont dû rendre hommage à leurs repas pris en commun et à cette vie commune qui surpasse tout discours. » (*Quod omnis probus liber sit*, XII-XIII, 75-91.)

Eusèbe de Césarée, qu'on a nommé le Père de l'Histoire Ecclésiastique (267-338), nous a conservé, dans son ouvrage *la Préparation Évangélique*, un autre fragment de Philon, emprunté à une *Apologie pour les Juifs*. Il y est dit que les Esséniens, ou les saints, reçurent leur genre de vie de Moïse lui-même. On les trouve répandus non seulement dans les villages, mais dans les villes. Ils n'admettent dans leur association ni enfants ni adolescents, mais seulement des hommes d'âge mûr. Ils ne contractent pas mariage, leur trait distinctif est la vie commune : ils mettent en commun leurs

biens, leurs vêtements ; ils prennent ensemble leurs repas. D'ailleurs simples dans leurs mœurs, assidus au travail agricole, d'âme joyeuse. (*Préparation Évangélique*, l. VIII, c, XI. M. P. G. XXI, col. 641-644.)

Les traits les plus nombreux et les plus précis de la physionomie des Esséniens nous ont été conservés par l'historien Josèphe(qui vivait environ de l'an 35 à l'an 90 de l'ère chrétienne). Épars dans les *Antiquités Juives*, il les a groupés et développés dans son histoire de la *Guerre des Juifs*. Dans son Autobiographie, Josèphe raconte qu'il étudia les trois sectes des Juifs, les Pharisiens, les Esséniens, les Saducéens, avant de se décider pour les Pharisiens, et comment il se retira au désert près d'un certain Banus, dont la vie austère et les ablutions répétées rappellent certaines pratiques esséniennes. On voit la valeur de son témoignage. Voici ce qu'il dit de la vie des Esséniens :

« Juifs de naissance, mais plus étroitement unis entre eux que les autres, ces hommes répudient les plaisirs comme un péché et tiennent pour vertu la tempérance et la résistance aux passions. Ils dédaignent le mariage pour eux-mêmes, mais adoptent les enfants des autres, à l'âge où l'esprit encore tendre se pénètre facilement des enseignements... Ce n'est pas qu'ils condamnent en principe le ma-

riage et la procréation, mais ils redoutent le dévergondage des femmes.

« Contempteurs de la richesse, ils pratiquent entre eux un merveilleux esprit de communauté...La loi prescrit à ceux qui adhèrent à leur secte de faire abandon de leurs biens à la corporation...Ils considèrent l'huile comme une souillure, et si l'un d'eux a dû malgré lui se laisser oindre, il s'essuie le corps : car ils prisent fort d'avoir la peau rude et sèche et d'être toujours vêtus de blanc...

« Ils ne forment pas une ville unique, mais vivent dispersés en grand nombre dans toutes les villes. Quand des frères arrivent d'une localité dans une autre, la communauté met tous ses biens à leur disposition.

« ...Leur habillement et leur tenue ressemblent à ceux des enfants élevés sous la férule d'un maître. Ils ne changent ni de robes ni de souliers avant que les leurs ne soient complètement déchirés ou usés par le temps...

« Leur piété envers la divinité prend des formes particulières. Avant le lever du soleil, ils ne prononcent pas un mot profane : ils adressent à cet astre des prières traditionnelles, comme s'ils le suppliaient de paraître. Ensuite, leurs préposés envoient chacun exercer le métier qu'il connaît, et jusqu'à la cinquième heure, ils travaillent de toutes leurs forces ; puis ils se réunissent de nouveau dans un même

lieu, ceignent leurs reins d'une bande de lin et se lavent tout le corps d'eau froide. Après cette purification,... ils entrent au réfectoire comme dans une enceinte sacrée... On place devant chaque convive un pain et un plat contenant un seul mets. Le prêtre prononce une prière... Après le repas, ils prient derechef... Ensuite, dépouillant leurs vêtements de repas, ils retournent à leurs travaux jusqu'au soir... Tous leurs actes en général s'exécutent sur l'ordre de leurs préposés, mais il y a deux vertus dont la pratique ne dépend que d'eux-mêmes : l'assistance d'autrui et la pitié.

« ...Ils s'abstiennent du serment qu'ils jugent pire que le parjure, car, disent-ils, celui dont la parole ne trouve pas créance sans qu'il invoque Dieu se condamne par là-même. Ils s'appliquent merveilleusement à la lecture des anciens ouvrages, choisissant surtout ceux qui peuvent servir au bien de l'âme et du corps. C'est là qu'ils cherchent, pour guérir les maladies, la connaissance des racines salutaires, et des vertus des pierres.

« Pour ceux qui désirent entrer dans la secte, stage extérieur d'une année. On donne au postulant une hachette, la ceinture et le vêtement blanc... Admis aux lustrations du bain,... il doit encore durant deux ans éprouver son caractère... Il peut alors être admis dans la communauté. Mais avant de toucher à la nourriture com-

mune, il s'engage envers ses frères, par de redoutables serments, à vénérer la divinité, à ne faire tort à personne,... à garder sa foi envers tous,... à ne rien dévoiler aux profanes sur le compte des frères, dût-on le torturer jusqu'à la mort,... à conserver avec le même respect les livres de la secte et le nom des anges.

« ...Ils évitent de cracher en avant d'eux ou à leur droite, et observent plus rigoureusement que les autres Juifs le repos du sabbat, car ils ne se contentent pas de préparer la veille leur nourriture pour n'avoir pas à allumer du feu ce jour-là : ils n'osent ni déplacer aucun ustensile ni même satisfaire à la nature. Les autres jours, ils creusent à cet effet une fosse de la profondeur d'un pied à l'aide de la petite hache qu'on donne aux néophytes, et s'abritent de leur manteau pour ne pas souiller les rayons de Dieu...

« ... Les plus jeunes sont réputés tellement inférieurs à leurs aînés que si un ancien vient à toucher un nouveau, il doit se purifier comme après le contact d'un étranger...

« C'est une croyance bien affermie chez eux que le corps est corruptible et la matière qui le compose inconsistante, mais que l'âme est immortelle et impérissable, qu'elle habitait l'éther le plus subtil, qu'attirée dans le corps comme dans une prison, elle s'unit à lui par une sorte

de charme naturel, que cette âme, une fois détachée des liens de la chair,... prend son vol joyeux vers les hauteurs. D'accord avec les fils des Grecs, ils prétendent qu'aux âmes pures seules est réservé un séjour (bienheureux) au delà de l'océan; les âmes impures, au contraire, ils les relèguent dans un abîme ténébreux et agité par les tempêtes, foisonnant d'éternelles souffrances. Tels sont les enseignements religieux des Esséniens, appât irrésistible pour ceux qui ont une fois goûté à leur sagesse. » (*Guerre des Juifs*. Traduction Théodore Reinach et René Hamard, Livre II, VIII.)

Sans doute, il faut tenir compte dans le témoignage de Josèphe comme dans celui de Philon d'une certaine partialité à l'égard des Esséniens, du désir chez le premier de retrouver en eux ce qui faisait la supériorité de la culture grecque, de la tendance chez le second à tout interpréter selon le sens de la pensée grecque[1]. Mais l'impression d'ensemble et la matérialité des détails répondent certainement à la réalité.

1. Voir abbé A. Regeffe, de la maison des Chartreux. *La Secte des Esséniens. Essai critique. Thèse de doctorat en théologie.* Lyon, 1898. — S. Epiphane parle d'Esséniens, secte samaritaine (*Adv. Hæres*, X), et d'Osséniens (*ibid.*, XIX, 1 et 2; LIII) qui condamnaient la virginité. Il ne peut s'agir de ceux dont parlent Josèphe et Philon.

*
* *

Jésus a-t-il connu les Esséniens? Pour Édouard Schuré, la chose est certaine. Il remarque que les Évangiles gardent un silence absolu sur les faits et les gestes de Jésus avant sa rencontre avec Jean-Baptiste. Il oublie qu'il vient de raconter lui-même d'après saint Luc, certes non sans fantaisie, le voyage de Jésus à Jérusalem. Et saint Luc termine son récit par ces mots : « Il descendit avec ses parents, et il vint à Nazareth, et il leur était soumis. » Ce qui signifie que Jésus reste sous la dépendance des siens jusqu'au moment de sa mission publique.

S'il apparaît dès l'abord avec une doctrine arrêtée, avec l'assurance d'un prophète et la conscience de son rôle messianique, ce ne peut être, affirme-t-on, qu'en vertu d'une véritable initiation. Et cette initiation, il n'a pu la recevoir que de l'association qui, seule alors en Israël, conservait les traditions et le genre de vie des prophètes. « Cela ne peut faire aucun doute pour ceux qui, s'élevant au-dessus de la superstition de la lettre et de la manie machinale du document écrit, osent découvrir l'enchaînement des choses par leur esprit. » Déclaration significative. Étrange procédé pour un historien. C'est la formule

de l'histoire *a priori*. On a pratiqué cette méthode tout le long des « Grands Initiés » . La formuler à l'instant d'aborder la vie de Jésus, c'est proclamer dans quel esprit on va l'entreprendre, c'est marquer soi-même quelle confiance on mérite auprès des esprits sérieux. Au surplus, la vie assurément austère, mais paisible, réglée des Esséniens, très attachée aux pratiques de la loi ne rappelle que de très loin la vie méditative, ardente, apostolique des Prophètes ; et rien dans ce milieu rigide et étroit n'était de nature à éveiller dans l'âme de Jésus la grande pensée messianique.

En faveur d'une initiation reçue, on tire argument du silence même que le Christ et les siens ont gardé sur cette secte. C'est évidemment, dit-on, qu'ils considéraient « les Esséniens comme étant des leurs, et que la secte s'est fondue avec celle des chrétiens ». — Mais Jésus avait coutume de parler pour la foule qu'il avait devant lui. Or, les Esséniens étaient-ils nombreux à Jérusalem ? Y étaient-ils agissants ? Philon écrit qu'ils n'habitaient que les bourgs et les villages. Josèphe, le corrigeant, et corrigeant ce qu'il semble avoir dit lui-même dans les *Antiquités judaïques* (XVIII, c. 2, 3), rapporte « qu'ils vivent dispersés en grand nombre dans toutes les villes » . Mais il paraît bien qu'ils s'occupaient surtout, au moins partiellement, de travaux agricoles, et s'ils

étaient répandus en beaucoup d'endroits, on ne voit pas, étant supposé le chiffre approximatif de 4000 donné par Philon, qu'ils pussent former dans les villes de grandes communautés.

Et puis sous quel aspect se révèlent à nous les Esséniens ? Comme des Pharisiens avancés [1]. Ainsi que les Pharisiens, ils sont soumis à un légalisme étroit, ils pratiquent le culte de la lettre mosaïque. Avec plus de sévérité encore que les Pharisiens, ils observent les purifications corporelles et ménagères, les prescriptions sabbatiques. On peut donc dire que c'est eux aussi que le Maître visait quand il s'élevait contre les esclaves de la lettre. C'est eux qu'atteignent en plein, que le Maître l'ait cherché ou non, les paroles où il condamne la superstition des ablutions avant le repas. (Matth., XV, 20.)

Surtout, comment assimiler leurs doctrines à celles que prêchait Jésus ? Ils trouvaient dans la loi judaïque le précepte de la charité et de la pitié, que Jésus venait consacrer. Mais cet attachement aveugle à la lettre, cet éloignement pour tous les étrangers à leur secte, ces cloisons établies entre les différents degrés d'adeptes, cette aversion pour le mariage et plus particulièrement pour la femme, cette attitude

1. « Ils (les Esséniens) n'ont fait... qu'exagérer les pratiques des Pharisiens de stricte observance. » André Boulanger. *Orphée*. Cahiers P. L. Couchoud. Paris, 1925, p. 73.

scandalisée à l'égard de tout ce qui, dans la vie, est profane, vulgaire, commun : tout cela est le contre-pied des enseignements et de la conduite de Jésus. Il y a là deux esprits qui divergent, qui s'opposent, sous quelques apparences d'une similitude matérielle [1]. Jésus se montre accueillant à toutes les classes sociales, gens du peuple, hommes de finances (Matthieu, Simon, Zachée), hommes de guerre (centurion), hommes de loi (Nicodème), caste sacerdotale (épisode de Jésus au Temple), pécheurs publics et pécheresses publiques, juifs fidèles et samaritains schismatiques. Il vient non seulement pour la « nation », pour les disciples de Moïse ; mais il proclame son dessein de réunir en une société religieuse « les enfants de Dieu dispersés » par le monde. Il se propose de briser les cadres de la loi dont des interprètes sans âme ont fait un joug

1. « Jésus ne peut... avoir eu aucun rapport avec les Esséniens, cet ordre si remarquable de moines juifs. Si de semblables rapports avaient existé, Jésus eût été de ces disciples qui témoignent de leur dépendance à l'égard de leurs maîtres en prêchant et en faisant exactement le contraire de ce qu'ils ont appris auprès d'eux... Fin et moyen, tout les sépare. Si dans quelques préceptes particuliers donnés à ses disciples, Jésus semble se rencontrer avec eux, c'est par une coïncidence purement fortuite, car les mobiles étaient complètement différents. » Ad. Harnack, *Das Wesen des Christentums*. Trad. fr. Paris 1907, p. 46, 47. Cité par L. de Grandmaison. *Dictionn. Apol. de la Foi catholique*, Art. *Jésus-Christ*, t. II, col. 1322. — « Soutenir l'Essénisme de Jésus est une preuve de légèreté ou d'ignorance invincible. » Paul Vulliaud. *La Kabbale juive*. Paris, 1923, t. I p. 72.

intolérable ; il annonce que son Père veut avant tout des adorateurs en esprit et en vérité. Le repos du sabbat ne doit-il pas céder devant le souci de faire du bien aux corps et aux âmes ? Et quelle préoccupation constante de réhabiliter la femme ! Il s'assied à la table des nouveaux époux et manifeste en leur faveur, pour la première fois, son pouvoir thaumaturgique. Nombreuses sont les femmes parmi les malades qu'il guérit. Il les défend contre leurs accusateurs et les renvoie pardonnées en leur repentir. De saintes femmes se mettent à sa suite et l'accompagnent jusqu'à la croix.

Ame ouverte à tout ce qui est humain, réformateur travaillant à vivifier la lettre par l'esprit, tel nous apparaît le Christ. Sous les traits plutôt flattés dont les ont peints Philon et Josèphe, on découvre, chez les Esséniens, des dédains et des exclusions, des étroitesses cultuelles et un littéralisme desséchant : tout ce dont le Christ a voulu libérer les adorateurs du Père.

En dépit de toutes les invraisemblances et de toutes les contre-vérités accumulées jusqu'ici, nous n'en sommes encore qu'aux préambules de la thèse qu'il s'agit de prouver. Cette thèse n'est pas seulement de montrer les similitudes entre les enseignements extérieurs des Esséniens, tels que nous les connaissons par

l'histoire, et la doctrine de Jésus, telle qu'elle est formulée dans les Évangiles. Il faut aussi établir que Jésus a reçu la grande initiation près des Esséniens, selon les rites sacrés, et, avec elle, l'enseignement ésotérique, qu'il a pris de leurs mains le flambeau mystérieux qui lui a permis de pénétrer au cœur de toutes les religions, et qui a éclairé à ses yeux le centre caché de toutes les vérités.

De cette initiation, aucun détail n'échappe à la science d'Édouard Schuré. Jésus, raconte-t-il, se rend à Engaddi, au bord de la Mer Morte, un des deux centres principaux où étaient réunis les Esséniens : l'autre était en Égypte, au bord du lac Maoris. Il passe au milieu d'eux une série d'années[1]. Il se soumet à leur discipline ; il étudie avec eux les secrets de la nature et s'exerce à la thérapeutique occulte. Josèphe ne dit-il pas qu'ils étudiaient certains livres traitant des vertus secrètes des plantes et des minéraux ? D'où leur viendrait le nom de « Thérapeutes », *Asaya*, en syriaque. Il assiste à « ces agapes fraternelles, forme primitive de la Cène instituée par Jésus ». Il entend l'interprétation des livres sacrés de Moïse et des prophètes, qui se donnait selon

1. Selon Renan, l'action des Esséniens ne se serait exercée que sur Jean-Baptiste. Quand Édouard Schuré dit que Jean emprunta aux Esséniens la coutume des ablutions, la transformant en celle du baptême, il ne fait que suivre Renan.

trois degrés correspondant à trois sens. Il comprend « l'abîme qui séparait la doctrine juive officielle de l'antique sagesse des initiés, véritable mère des religions ». Il apprend que « la Genèse renfermait, sous le sceau de son symbolisme, une théogonie et une cosmologie aussi éloignées de son sens littéral que la science la plus profonde de la fable la plus enfantine ». Il contemple « les jours d'Aelohim, ou la création éternelle par l'émanation des éléments, et la formation des mondes ; l'origine des âmes flottantes, et leur retour à Dieu par les existences progressives ou les générations d'Adam ». On lui communique « la doctrine du Verbe divin, déjà enseignée par Krishna en Inde, par les prêtres d'Osiris en Égypte, par Orphée et Pythagore en Grèce ». Suit un développement sur l'Homme, image de l'Être universel, et sur le Messie attendu, qui s'appellera le *Fils de la Femme*, le fils de l'Isis céleste, de la lumière divine qui est l'Épouse de Dieu.

Récit étourdissant par son assurance. Mais ressaisissons-nous. Demandons-nous quels en sont les éléments solides.

Que les Esséniens aient eu une communauté sur le bord de la Mer Morte, c'est ce que rapporte Pline. Étudiant, soit par lui-même, soit dans les relations, les curiosités naturelles du lac Asphaltite, il a découvert en son voisinage

un groupe d'Esséniens. Il le présente même comme un spécimen unique. Philon et Josèphe parlent de groupes nombreux. Celui d'Engaddi était-il, comme on nous l'affirme, un des deux principaux ? Nous n'en savons rien. — Le nom d'Essénien, quoique l'étymologie en reste douteuse, semble devoir signifier plutôt *Saint* ou *Dévot* que *Thérapeute* ou *Médecin*. Philon qui rappelle le soin qu'ils donnent à l'étude de la médecine, ne parle pas de celle-ci comme d'une science occulte. M. Salomon Reinach conjecture avec vraisemblance qu'ils voulaient s'affranchir des médecins étrangers. On peut croire aussi qu'ils cherchaient dans la médecine un moyen de soulager leurs frères. Quant aux agapes fraternelles, on les retrouve usitées dans beaucoup de sectes religieuses ou simplement philosophiques. Mais comment y voir « la forme primitive » de ce qu'a de très particulier l'institution eucharistique, qui suit précisément les agapes fraternelles que Jésus vient de faire avec ses apôtres ?

Tout ce qu'on nous dit des merveilles du savoir des Esséniens est en contradiction avec ce que rapportent Philon et Josèphe. Les Esséniens sont décrits par eux comme des gens simples, s'appliquant scrupuleusement à la pratique de la loi et à l'exercice de la vertu. Ils abandonnent, dit Philon, aux discoureurs la logique comme inutile à la vie ; ils abandon-

nent aux rêveurs la physique comme dépassant l'humaine nature ; ils n'en gardent que ce qui regarde l'existence de Dieu : nous voilà bien loin des spéculations profondes. Philon ajoute : « et ce qui a pour objet l'origine de l'univers ». Peut-être convient-il de rapprocher de ces mots ce qu'on lit dans Josèphe qu' « ils conservaient avec respect le nom des anges ». Ces anges seraient les intermédiaires entre Dieu et le monde, tels que les montre par exemple le Talmud. Mais en quoi consistait proprement cette doctrine, et quelle en était l'importance : on l'ignore. Il apparaît plutôt que cette importance était secondaire. Ce qu'on enseigne aux jeunes, dit Philon, c'est « la piété, la sainteté, la justice, l'économie domestique, le bon gouvernement, la science des choses qui sont vraiment bonnes, de celles qui sont mauvaises et indifférentes, ce qu'on doit choisir, ce qu'il faut éviter ». On voit assez leur éloignement pour une science spéculative. L'enseignement moral a pour base le texte des livres saints, et en ce sens il est donné « selon l'ancienne méthode, sous forme symbolique ». Des personnages, des récits, des proverbes et des maximes que contient la Bible, le maître dégage une leçon morale.

Tout cela n'empêchera pas Édouard Schuré d'énumérer la logique, la physique et la morale, comme les trois parties de l'enseignement

essénien. Il parle aussi de trois sens et de trois degrés dans l'interprétation des livres sacrés. Philon mentionne bien trois sortes de règles. Mais elles n'ont rien d'occultiste : elles se rapportent « à l'amour de Dieu, à l'amour de la vertu, à l'amour des hommes ». Ce qui nous est raconté sur la doctrine du Verbe, déjà enseignée par Krishna, par les prêtres d'Osiris, par Orphée et Pythagore, et transmise par les Esséniens à Jésus, fait à merveille pour établir la filiation des Grands Initiés jusqu'à Jésus, mais c'est là une pure invention sans ombre de fondement historique[1].

Jésus aurait aussi appris chez les Esséniens à considérer « l'origine des âmes flottantes et leur retour à Dieu par les existences progressives ». Mais nulle part la doctrine de la transmigration n'est attribuée aux Esséniens. Bien au contraire, Josèphe nous dit que, selon leur croyance, « l'âme, une fois détachée des liens de la chair, prend son vol joyeux vers les hauteurs ». Il ajoute que « d'accord avec les fils des Grecs, ils prétendent qu'aux âmes pures seules est réservé un séjour bienheureux » ; les âmes impures sont reléguées dans les ténèbres.

1. Paul Vulliaud cite cette opinion de Néander au sujet des Esséniens : « La doctrine secrète ne comprenait probablement que des éléments moraux; nous sommes obligés de supposer qu'elle comprenait une Théosophie et une Pneumatologie. » Il ajoute : « Nous supposons, c'est tout. La science et le roman sont deux genres bien différents. » *La Kabbale juive*, t. I, p. 71.

Selon la doctrine essénienne, les âmes préexistent au corps, mais elles ne s'unissent qu'à une seule chair.

Édouard Schuré tient vraiment trop à nous démontrer qu'il est de « ceux qui, s'élevant au-dessus de la superstition de la lettre et de la manie machinale du document écrit, osent découvrir l'enchaînement des choses par leur esprit ».

C'est aussi « par l'esprit » qu'il reconstitue la scène de l'initiation du Christ. Une grotte, taillée dans l'intérieur de la montagne, comme une vaste salle ayant un autel et des sièges de pierre. Le chef de la communauté entouré de quelques Anciens. Deux ou trois Esséniennes, prophétesses initiées, portant des flambeaux et des palmes, saluant le nouvel initié comme « l'Époux et le Roi ». (Ce détail est tout à fait dans la manière de l'auteur. Pour juger de sa vraisemblance, qu'on se rappelle le cas qui est fait de la femme dans la doctrine essénienne.) Le chef de l'ordre, « ordinairement un vieillard centenaire », présente le calice d'or qui renferme le vin de la vigne du Seigneur. « Lorsque le Nazaréen saisit la coupe, un rayon blafard de l'aube, glissant par une anfractuosité de la montagne, courut en frissonnant sur les flambeaux et les longs vêtements blancs des jeunes Esséniennes... »

Voilà ce qu'on nous donne pour remplacer

l'Évangile ! L'auteur a-t-il conscience qu'il invente, ou se grise-t-il du vin capiteux de sa propre imagination, au point de s'en imposer à lui-même ? Est-il de ces conteurs qui à force d'inventer, se dupent eux-mêmes ? C'est leur châtiment, mais aussi leur danger. Ceux qui les entendent se disent : « Il n'est pas possible que ce qu'on avance si imperturbablement ne soit pas vrai ; on n'invente pas avec cette précision de détails. » Mais en un sujet si sérieux, comment s'habituer à voir traiter l'histoire comme un roman ? *Les Grands Initiés* portent en sous-titre : *Esquisse de l'histoire secrète des religions*. C'est « feuilleton » qu'il fallait dire.

Mais, dorénavant, par toute la suite du récit, Jésus sera un Essénien. On répétera à satiété sa qualité d'Essénien. Déjà on avait fait de Marie une affiliée de la Communauté essénienne. Cependant il ne prendra pas parmi les Esséniens ses apôtres, pour cette raison étrange qu' « il avait besoin de natures vigoureuses et vierges ». Seul Pierre, pour avoir proclamé dans son maître l'élu d'Israël annoncé par les prophètes, sera reconnu par Jésus comme un initié au même titre que lui. Non pas cependant son égal. Au jour de la Transfiguration, le Christ recevra la faveur unique d'être élevé sur les ailes de l'extase jusqu'à une substance fluide, une lumière intelligente.

« Dans cette lumière, des légions d'êtres célestes forment une voûte mouvante, un firmament de corps éthérés, blancs comme la neige, d'où jaillissent de douces fulgurations. Sur la nuée brillante où lui-même est debout, six hommes en habits sacerdotaux et de puissante stature élèvent dans leurs mains réunies un Calice resplendissant. Ce sont les six Messies qui ont déjà apparu sur la terre; le septième, c'est lui, et cette Coupe signifie le Sacrifice qu'il doit accomplir en s'y incarnant à son tour. Sous la nuée gronde la foudre; un abîme noir s'ouvre: le cercle des générations, le gouffre de la vie et de la mort, l'enfer terrestre. Les fils de Dieu, d'un geste suppliant, élèvent la coupe; le ciel immobile attend. Jésus, en signe d'assentiment, étend les bras en forme de croix, comme s'il voulait embrasser le monde. Alors, les fils de Dieu se prosternent, la face contre la terre ; une troupe d'anges-femmes, aux longues ailes et aux yeux baissés, emporte le Calice incandescent vers la voûte de lumière. L'hosanna retentit de cieux en cieux, mélodieux, ineffable... Mais Lui, sans même l'écouter, plonge dans le gouffre. »

On appelle cela une vision ésotérique. A la sobriété si pleine du texte de l'Évangile, on substitue une scène déclamatoire et théâtrale. Cela rappelle certaines illustrations de Gustave

Doré, mais ici hors de place. L'auteur nous dit des récits évangéliques : « on ne refait pas ces inimitables récits ».Que n'a-t-il compris qu'on n'a pas le droit de les « éclairer » par ces visions grossièrement matérielles ! Et tout le tableau qu'il trace de la vie du Christ est dans ces couleurs crues et fausses. Au Jésus doux et paisible de l'Évangile, au Jésus des Béatitudes, à celui dont les enseignements sont lumière et vie, à celui qui laisse tomber de ses lèvres des mots dont les âmes se nourriront jusqu'à la fin des temps, est substitué un Christ théâtral, grandiloquent, déclamatoire. Rien en lui d'intime, de concentré, de profond. Certes on prend bien soin de nous avertir que, s'il est appelé Fils de Dieu, ce n'est pas à dire qu'il est « l'unique incarnation de la Trinité, la seconde personne de la Trinité », que dans les initiations antiques, le terme *Fils de Dieu* signifie « une conscience identifiée avec la vérité divine, une volonté capable de la manifester ». Jésus est la plus grande de ces manifestations ; mais il n'est que l'élu de l'Humanité terrestre. Même étant donné ce concept amoindri, le portrait tracé est lamentablement pauvre. L''âme de nos grands saints catholiques a des perspectives autrement profondes que ce personnage tout en dehors qui nous est présenté comme la figure du Christ.

Au livre des « Grands Initiés » comme à tout occultisme, il manque le sens religieux, et cela pour une raison qui fait l'essence même de l'occultisme. L'occultisme veut que, sous la doctrine commune des religions, se cachent des vérités plus profondes, d'un autre ordre, réservées aux seuls initiés ; il veut que les formules vulgaires recouvrent toute une série de sens gradués, différents de nature, dont l'initiation donne la clef. Aussi Jésus, à côté de son enseignement public et populaire, en aura eu un autre ésotérique, secret, plus spirituel, bien qu'il ait déclaré à ses juges : « Je n'ai rien enseigné en secret. »

Il y a là une méconnaissance grave de ce qu'est la vérité religieuse, de ce qu'est la vie spirituelle. Dieu, objet infini, est susceptible d'être toujours pénétré plus avant, d'être toujours mieux compris, mieux senti, mieux aimé sans que jamais une limite vienne de son côté arrêter l'effort de l'âme. Les ascensions que le juste réalise vont à le mettre sans cesse en contact plus direct avec l'essence divine. Son concept se simplifie en se débarrassant de tout ce qui ne dit pas rapport à Dieu lui-même. En même temps et par là même, il s'enrichit, comme un trait plus affiné pénètre plus au cœur des choses, y touche l'essentiel et se baigne dans l'essentiel. Mais c'est toujours le même Dieu que l'âme rencontre en ses étapes pro-

gressives. C'est toujours la même notion qu'elle saisit, mais plus pure et plus parfaite. Sa vie spirituelle se développe en un approfondissement croissant, selon la même direction et comme la même ligne toujours poussée plus loin. Et si le mystique s'avance au delà de l'ascète, il ne rejette rien de ce que l'ascète a admis sainement : il le complète et le parachève.

Que si l'on considère non les théories abstraites, mais les enseignements concrets de l'occultisme, en particulier ceux qui nous sont présentés dans « Les Grands Initiés », on remarque que l'initiation prétend donner accès à un monde tout nouveau, fort étranger à celui où reste confiné le vulgaire. Et dans ce monde tout est complexe, étrange, extraordinaire. C'est le domaine du merveilleux, non du divin. L'éclat en est trouble. Il n'en descend pas cette lumière qui pacifie.

« Les Grands Initiés », œuvre d'imagination et d'assurances vaines là où il aurait fallu une œuvre de science et de conscience, sont un livre décevant et malsain. On promet la lumière et on la voile. Combien est plus proche de Dieu l'âme qui ouvre avec simplicité l'Évangile, désireuse de recevoir les paroles qui éclairent, de mettre ses pas dans les pas de Celui qui s'est nommé « la voie, la vérité et la vie ».

Mais on demandera peut-être : « Est-ce que,

en dehors du Christ, aucune lumière n'a été donnée au monde ? Comment ont pu connaître la vérité et Dieu ceux à qui cette lumière n'était pas encore parvenue, ceux à qui elle ne devait pas parvenir ?

Si le titre d'initié, au sens occultiste, ne répond à rien de réel, si l'on ne peut établir l'existence d'aucun de ces êtres privilégiés auxquels aurait été communiqué quelque chose d'une science secrète, traditionnelle, cachée au vulgaire, si cette science même, clef de tous les mystères, n'est qu'un mythe créé par l'imagination des occultistes, il y a eu dans l'histoire du monde des annonciateurs, des précurseurs. Il s'est rencontré des sages, des penseurs, des philosophes, des saints qui, grâce à la vigueur de leur esprit ou à la pureté de leur âme, ont pénétré plus avant ou synthétisé plus puissamment les vérités du domaine commun, que ces vérités aient été découvertes par les forces de la raison ou que la connaissance en dérive d'une révélation primitive. Les docteurs catholiques enseignent que jamais Dieu n'est resté sans témoignage. Jamais l'humanité n'a été démunie des vérités essentielles, si bien que, de tout temps, les âmes de bonne volonté ont pu y avoir accès.

Des Pères de l'Église ont vu dans un Solon, un Socrate, un Aristote, un Platon des génies suscités de Dieu même avec la mission d'entre-

tenir par le monde un certain nombre de vérités primordiales. Au second siècle de l'ère chrétienne, saint Justin, dans son *Apologie pour les Chrétiens*, propose Socrate comme un grand témoin de la vérité. Non seulement Socrate, dit-il, a professé l'immortalité de l'âme, mais il s'est efforcé de détourner les hommes du culte des faux dieux pour les amener à la connaissance du Dieu véritable qu'ils ignoraient. Et les faux dieux ou esprits mauvais le firent condamner pour impiété comme ils font condamner les chrétiens. Connaissant la vérité, il est permis de dire que « Socrate a connu quelque chose du Christ ; car de tout temps était le Verbe, qui pénètre toutes choses, le même qui enseigne les hommes par les précurseurs du Christ et par le Christ lui-même ». (M. P. G. VI, col. 461.)

Le moyen âge attribuait aux Sibylles un rôle prophétique. Il faisait de Virgile un chrétien avant le Christ pour avoir célébré, dans sa quatrième églogue, un renouveau universel avec la naissance d'un enfant, fils des Dieux. « De là, cette touchante séquence longtemps chantée dans l'église de Mantoue, où saint Paul était représenté visitant le tombeau du poète à Naples, et pleurant d'être venu trop tard pour lui[1]. »

1. Ozanam. *Dante et la Philosophie catholique au treizième siècle*. Paris, 1845, p. 397.

Mais il n'y a aucune raison de restreindre ces illuminations au monde gréco-latin. Si les auteurs ecclésiastiques ne parlent que de celui-là, c'est que seul il leur était familier. La doctrine catholique est que Dieu ne refuse la lumière à aucune âme de bonne volonté. Nous voyons dans la Bible même qu'en dehors du peuple juif il y avait des adorateurs du vrai Dieu. Tel ce mystérieux Melchisédech, roi de Salem, qui apporte du pain et du vin à Abraham. Tel sans doute ce Jethro, que nous avons déjà rencontré, prêtre d'un clan de Bédouins dans le désert. Tel encore le saint homme Job, de la terre de Hus, qui semble avoir vécu en pays païen. Et la reine de Saba qui, du fond de l'Arabie, avait entendu parler de la sagesse de Salomon, avait pu entendre parler aussi du monothéisme juif. Les prophètes d'Israël, lors des guerres, lors des deux déportations qui mirent les Juifs en rapport avec l'Assyrie, la Chaldée, la Médie, purent être des illuminateurs pour d'autres que pour leurs concitoyens. Quant aux sages de ces royaumes et d'autres pays, que l'histoire ait ou non conservé leur souvenir, rien n'empêche de croire que la providence de Dieu leur confiait un rôle d'illuminateur. Mais nous avons vu que ce rôle est tout autre que celui d'initié.

La lumière a toujours brillé sur le monde, lumière intermittente des sages, lumière

limitée de la raison individuelle. Avec Jésus se levait la lumière originelle, absolue, essentielle. Avec Jésus, nous dit saint Jean, « la lumière destinée à éclairer tout homme venait dans le monde ».

ÉPILOGUE

Et maintenant, après examen des « *Grands Initiés* », il apparaît qu'on peut, en toute vérité, répéter d'Édouard Schuré ce que nous avons entendu [1] un candide admirateur dire de Fabre d'Olivet, son maître :

« Les faits n'entrent pas en ligne de compte dans son livre, en tant que signes signifiant par eux-mêmes quelque chose. Ils sont là comme un motif occasionnel, et non comme une expérience d'où doit jaillir l'observation. »

1. Voir plus haut p. 26.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE II

L'Égypte.

CHAPITRE III

Les Mystères Anciens.

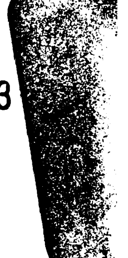
CHAPITRE IV

Pythagore et Platon.

CHAPITRE V

Jésus et les Esséniens.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE ET
UN JUILLET MCMXXVI PAR LA SOCIÉTE
D'IMPRIMERIE, A SENS, POUR
GABRIEL BEAUCHESNE, A PARIS.



IMP. LAFFRAY, 11, RUE D'ALENÇON, PARIS.

